

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي

MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

□□□□□ □□□□□□□□□□□ □□□□□ □□□□□
□□□□□□□□ □□□□□□□□ □□□□□□□ □□□□□□□□
□□□□□□□□□ □□□□□□□□□□ □□□□□□□□

UNIVERSITE MOULOUD MAMMERY DE TIZI-OUZOU

FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES

DEPARTEMENT DE LANGUE FRANCAISE



جامعة مولود معمري - تيزي وزو

كلية الآداب واللغات

N° d'Ordre :

N° de série :

**Mémoire en vue de l'obtention
Du diplôme de master II**

DOMAINE : Lettres et Langues Etrangères

FILIERE : Langue française

SPECIALITE : Master Littérature francophone

Titre

**La violence dans la littérature algérienne des années 1990
à travers le roman « A quoi rêvent les loups » de Yasmina
Khadra**

Présenté par :

Mr. Bazi Mouloud

Mr. Aflou Arezki

Encadré par :

Mme. Assam

Jury de soutenance :

Président: Mme Berki Dahbia. MCB. UMMTO

Encadreur: Mme Assam Malha. MAA. UMMTO

Examineur: Mme Benbourek Amina. MAA. UMMTO

Promotion : 2015- 2016

Laboratoire de domiciliation du master:

Introduction générale

Depuis Les années 1990, surtout avec le sursaut démocratique, combien fragile, issu des événements sanglants d'octobre 1988, promettaient un nouvel espoir, autre que celui de 1962, pour l'instauration d'une démocratie et ainsi laisser naître une authentique littérature algérienne quelle que soit son expression, capable de secouer les réalités du pays, de casser les tabous et de s'ouvrir à l'universel.

Les écrivains s'attaquent d'avantage à la critique politique, religieuse et militaire et dénonce le climat de terreur et de sang qui régnait sur le pays, ce qui voue à cette littérature le nom d'écriture de l'urgence ou littérature éclaboussé de sang.

L'écriture de l'urgence veut appréhender les crises que traverse sa société, au risque d'y perdre cette dimension esthétique qui lui fait tant défaut aux yeux de ses détracteurs. En privilégiant le souvenir, l'émotion et la réaction à des événements encore proches, cette écriture choisit un temps de l'urgence, qui s'oppose à la valeur de pérennité attachée à l'œuvre d'art.

Parmi les écrivains de cette époque on mentionne : Rachid Mimouni, Maïssa Bey, Laila Merouane, Tahar Djaout (assassiné en 1993) ou encore Yasmina khadra l'auteur du livre soumis à l'analyse dans notre recherche.

Travailler sur le roman « A quoi rêvent les loups » de Yasmina khadra actuellement, sert à jeter un regard nouveau et novateur sur ce qui était désigné communément par l'ensemble de critique, littérature de l'urgence.

Bien que l'essentiel de cette critique et de cette littérature a mis l'accent sur l'action et le fait terroristes, il demeure posé et d'actualité la problématique culturelle dans l'appréhension et examen critique de cette littérature qui est le plus souvent présenté comme celle d'une période c'est-à-dire 1990 à 2000.

Il est important de se pencher sur un tel roman qui est une œuvre incarnant cette décennie et cette littérature après la publication du dernier roman (2084: la fin du monde)¹ de Boualem Sensal car celui-ci a ré-soulever la question du rapport entre l'intégrisme et le terrorisme. il est même impératif de se pencher sur le roman de khadra pour mieux situer cette littérature à l'abandon de nos jours.

Toutefois, ce qui nous importe le plus est d'exposé la violence dans le roman de khadra, comme c'est le cas pour la grande majorité des œuvres publiées par les écrivains

¹Boualem Sensal, 2084 : la fin du monde, Gallimard, Paris, 2015.

algériens au cours des années 1990 : elles sont, d'une manière ou d'une autre, enracinées dans le contexte sociopolitique de l'Algérie. L'horreur de la guerre était partout présente et les écrivains ne pouvaient guère s'abstenir de l'aborder.

« A quoi rêvent les loups » est une œuvre originale où le narrateur nous transporte au cœur même de la violence à la rencontre d'une Algérie malade, déchirée, et ce à travers l'histoire de Nafa Walid, le personnage central, garçon unique d'une famille algérienne de niveau social moyen, avec un père retraité et une mère et cinq sœurs au foyer. Ce jeune algérien plein de vie qui rêvait de faire carrière dans le cinéma et devenir une vedette, se retrouve chauffeur chez l'une des riches familles du Grand-Alger, et verra par malchance sa vie basculer dans un monde d'où il ne reviendra plus jamais. Dans ce roman, le plus violent consacré à la tragédie algérienne, Yasmina Khadra a essayé de livrer une photographie froide de cette période, ce qui nous amènent à nous demander comment la violence se manifeste-t-elle à travers son roman ? Qu'elles sont les conditions qui ont menés à son apparition dans ce roman ? Et de quelle manière émerge-t-elle à travers les différentes parties du roman ?

Le choix du sujet et du corpus c'est porté sur une période qui a marqué notre passé et qui continue de marquer notre présent, à savoir la période de violence qui a touché l'Algérie à la fin du XX^{ème}. Siècle. Ainsi, nous avons choisi de travailler sur ce roman pour tous les éclaircissements qu'il peut porter aux questionnements qu'on peut poser.

Des lors, la réflexion sur la manifestation de la violence dans le roman, nous amènent à s'interroger sur les conditions qui ont contribué à l'apparition de cette violence ? C'est-à-dire, les facteurs majeurs décrits par le narrateur dans le roman, qui ont contribué à la transformation de Nafa Walid. Ce qui va nous permettre de reconstruire l'émergence de la violence à travers les différentes parties du roman.

Notre travail se compose de trois chapitres :

- Le premier a pour titre la littérature algérienne des années 1990, il est consacré au cadrage historique où il s'agit de donner d'abord un bref aperçu historique sur les conditions socio-historique et politique de l'apparition de la littérature algérienne des années 1990, ses caractéristiques et ses objectifs, avant de conclure avec la biographie et la bibliographie de Yasmina Khadra.

- Le deuxième chapitre s'intitule quant à lui présentation et analyse du roman. Cette partie est réservée à la présentation et résumé de l'œuvre et l'étude des éléments suivant : les personnages, l'espace et le temps dans le roman.

- Dans le troisième et dernier chapitre qui est titrée la violence dans le roman, nous proposons d'expliquer les conditions qui ont contribué à l'apparition de la violence dans le roman, l'émergence de la violence à travers le roman et pour conclure nous montrerons la condition féminine dans la société décrite dans le roman.

Nous espérons au terme de ce travail pouvoir ajouter une modeste contribution au champ des études universitaire sur la littérature algérienne.

PREMIER CHAPITRE

La littérature algérienne des années 1990

I- La littérature algérienne des années 1990 :

1. Aperçu sur la littérature algérienne des années 1990 :

Il est des dates qui, dans le devenir des pays, ont marqué profondément la vie politique et sociale, culturelle et artistique des générations qui ont suivi, en Algérie, l'année 1989 instaure une double rupture : " rupture tragique " dans l'évolution sociale et politique du pays d'abord sans revenir pour l'instant sur tous les événements qui ont marqué l'Algérie depuis les émeutes populaires de 1988, nous rappellerons simplement que septembre 1989 est la date de légalisation du Front Islamique du Salut par le pouvoir algérien. Mais également, et c'est ce qui nous intéresse en premier lieu, " rupture féconde " sur le plan littéraire, des formes d'écriture, d'analyse et d'expression.

Dans la violence et la tragédie les écrivains algériens font entendre, souvent au péril de leur vie, une parole littéraire, que l'horreur quotidienne rend différente de la précédente, car elles témoignent d'un renouveau du paysage littéraire algérien.

Les années quatre-vingt-dix sont, en Algérie, celles d'une guerre civile d'autant plus cruelle qu'elle n'épargne aucune catégorie de la société. Les auteurs et les journalistes n'échappent pas à la barbarie, qui souvent et dès les débuts de la guerre les prend pour cible. Pour mémoire, nous citerons l'assassinat de Tahar Djaout, une des premières victimes des violences islamistes, que l'écrivain et journaliste Yasser Benmiloud évoque dans son roman « L'explication » :

Moins d'un an après l'assassinat de Boudiaf tombait le premier journaliste algérien, et non des moindres ; en mai 1993, Tahar Djaout – l'un des rares algériens, à cette époque, à avoir été publié et consacré à Paris – poète, romancier et chroniqueur ardemment républicain, fut tué de deux balles dans la tête devant son domicile.²

Pourtant, malgré la violence quotidienne la littérature algérienne, au pays ou en exil, semble plus vivante que jamais. Témoignant de cette vivacité, Beïda Chikhi écrit dans un ouvrage récent:

Les textes s'accumulent sous des formes décapantes. Les éditeurs s'activent, diffusent, les revues culturelles prolifèrent, les mouvements associatifs se multiplient, font acte et prennent acte par l'écriture, les débats publics s'animent, questionnent, interprètent, polémiquent, se transcrivent.³

La production littéraire des années quatre-vingt-dix ne s'éteint pas, au contraire elle se renouvelle. A côté d'auteurs déjà reconnus tels que Rachid Boudjedra, Assia Djebar ou

² Y.B, *L'Explication*, Paris, JC Lattès, 1999, pp, 29.30.

³Chikhi Beida, *Littérature algérienne, désir d'histoire et esthétique*, Paris, L'Harmattan, 1997, p.221.

Mohammed Dib, apparaissent en nombre des écrivains pour qui les années quatre-vingt-dix consacrent la première publication. A cette multiplication des auteurs s'ajoute naturellement une multiplication des textes et des genres, qui participe également au renouveau du paysage littéraire algérien.

Pour Charles Bonn «la parole littéraire, grâce peut-être à son aspect dérisoire, est probablement le seul lieu où l'innommable risque d'entrevoir un sens, qui permettra de vivre malgré tout.»⁴ Il est vrai que c'est, en partie, cette exigence de parole face à l'horreur quotidienne qui permet d'expliquer la multiplication des textes en cette dernière décennie.

L'incidence des événements qui ensanglantent l'Algérie depuis le début des années 90 est certainement déterminant dans la multiplication des genres et des textes dans le paysage littéraire algérien. Parce que la réalité tragique n'a pas étouffé la production littéraire algérienne mais a, au contraire mobilisé une parole multiple.

En réponse à l'actualité, les témoignages se sont multipliés, ils sont souvent le fait des femmes, nous citerons par exemple les récits de Malika Boussouf, «*Vivre traquée*»⁵ en 1995 et de Leïla Aslaoui, «*Survivre comme l'espoir*»⁶ en 1994.

En parallèle à ces témoignages d'autres œuvres féminines s'affirment ; des romans féminins, parfois à forte dimension autobiographique, sont publiés, tels ceux de Malika Mokaddem, Latifa Ben Mansour ou encore les nouvelles de Maïssa Bey et son roman, «*Au commencement était la mer.*»⁷

La poésie demeure également un domaine de prédilection de l'expression littéraire algérienne des années quatre-vingt-dix. Nous citerons des poètes tels Abdelhamid Laghouati et son recueil «*La fête confisquée*»⁸, Mohamed Sehaba, ou encore Tahar Djaout.

Dans le domaine romanesque, au côté des écrivains déjà reconnus, tels Dib, Djebbar, Boudjedra, Mimouni ou encore Yasmina Khadra, qui pour la plupart continuent à publier, apparaissent et se confirment de nouveaux noms : Mohamed Kacimi El Hassani, mais également Aziz Chouaki et Abdelkader Djemaï qui étaient déjà connus pour deux ou trois romans qu'ils avaient fait paraître à Alger.

⁴ « *Paysage littéraire algérien des années 90 et post-modernisme littéraire maghrébin* » in paysages littéraires algérien des années 90 : Témoigner d'une tragédie ?, ouvrage collectif sous la direction de Charles Bonn et Farida Boualit, Paris, L'Harmattan, 1999, p.7.

⁵ Malika Boussouf, *Vivre traquée*, Paris, Calmann-Lévy, 1999.

⁶ Leïla Aslaoui, *Survivre comme l'espoir*, Constantine, Media-plus, 1994.

⁷ Maïssa Bey, *Au commencement était la mer*, Paris, Edition Marsa, Algérie littérature/action, no 5, 1996, p.5-73.

⁸ Abdelhamid Laghouati, *La fête confisquée*, Médéa, Association culturelle Noudjoum, L'Espoir, 1992.

Les événements tragiques qui secouent l'Algérie depuis le début de cette décennie, ont bien provoqué une rupture féconde, sur le plan littéraire, des formes. Le paysage littéraire algérien de cette dernière décennie semble, en effet, s'inscrire dans un contexte de renouvellement.

2. Naissance de la littérature de l'urgence :

Le début des années quatre-vingt-dix marque ainsi la fin relative dans la littérature algérienne, d'une écriture iconoclaste, tant sur le plan de la forme que du contenu. Celle de Rachid Boudjedra, Nabil Farès et bien d'autres, qui dignes successeurs de Kateb Yacine ou Mouloud Mammeri, prônaient la subversion formelle beaucoup plus efficace que celle des thèmes.

Il ne s'agit plus ni d'anticolonialisme ni de contestation des états en place, mais d'une sorte de prise en charge directe de la réalité.

Ecrit sous les auspices politiques, sociaux et culturels des années quatre-vingt-dix, la littérature algérienne en générale et celle d'expression française en particulier est marquée par le sceau de la violence, la terreur et de l'affolement ; le lot quotidien du vécu algérien pendant les années quatre-vingt-dix.

Cette nouvelle conception de la littérature algérienne prit naissance de l'actualité dramatique du pays pendant les années quatre-vingt-dix. C'est une littérature attentive aux mutations sociales, politiques et idéologiques de cette période.

Pourtant, la littérature de l'urgence, n'est pas un aspect nouveau de la littérature algérienne d'expression française car cette dernière n'a pas hésité à relater dans l'urgence l'histoire de l'Algérie colonisée. Ce qui fait que les auteurs des années quatre-vingt-dix ne font donc que perpétuer l'écriture de leurs tuteurs en s'appuyant sur les réalités particulières nées d'un autre lieu de souffrance, celui du drame de la décennie noire.

En effet, à lire les déclarations des uns et des autres quel que soit le côté de la méditerranée d'où ils écrivent ou ils parlent, il ne fait aucun doute que les auteurs de cette période sont conscients de cette fonction en sa mission constitutive. Et pour éclairer beaucoup plus ce point voici quelques déclarations d'écrivains algériens :

Mohammed Dib: « Notre responsabilité en tant qu'intellectuels est grande et décisive. Il s'agit pour nous d'œuvre à préserver les intérêts d'un pays et la pérennité de l'état algérien »⁹.

Abdelkader Djemai: « nous ne pouvons faire l'impasse en tant qu'écrivain algériens sur ce qui se passe chez nous »¹⁰

Ou encore Slimane Benaïssa qui dit: « bien sûr on prend ses responsabilités pour dire la situation. Ce qu'on écrits doit être aujourd'hui et pour toujours »¹¹

Et enfin Assia Djebar : "la vraie interrogation dans mon roman et dans laquelle je suis depuis deux ans au moins, c'est comment rendre compte du sang ...comment rendre compte de la violence "¹².

Alors que Nouredine Saadi dit : "on peut souligner que destruction, chaos, fragmentation produisent des effets dont on essaie de rendre compte "¹³. Tout ça laisse à penser que les écrivains algériens en développant les thèmes de la ville, de la violence et de la peur, du Pouvoir et de l'intégrisme, offrent aux lecteurs une peinture critique du réel algérien.

Cependant, Yves Chevrel déclare que l'expression de la « littérature populaire », genre dans lequel nous pouvons classer les romans algériens de cette période, « renvoie à une littérature en contact étroit avec le peuple, que celui-ci soit l'auteur, le destinataire, le sujet (dont traite cette littérature) ou qu'il s'agisse d'une littérature qui se définit comme au service du peuple. »¹⁴

En effet, romans pour le peuple ou romans sur le peuple, les paralittératures, dans un contexte où la déprime généralisée et la violence rongent la société algérienne, semblent bien être à même de refléter et d'éclairer la situation politique, historique et sociale de la nation et de renseigner du même coup un lectorat internationale avide d'informations rapides et simplifiées sur la crise algérienne puisque, la vie quotidienne et les événements actuels en Algérie sont en ce qui concerne le roman algérien les thèmes principaux des fictions.

Dans une interview Yasmina Khadra, l'auteur faisant objet de notre recherche écrit :

Tout ce que je dis est vrai. Romancé peut-être. Mais c'est un plagiat de la réalité algérienne, une analyse chirurgicale de l'intégrisme. Je suis un connaisseur de ce

⁹ Interviewé par *El-Khabar*, quotidien algérien de langue arabe, repris par *Horizon*, quotidien de langue française, no 102 du 03 juillet, consulté le 20 mai 2016.

¹⁰ *Revue Algérie Littérature/action* (A.L.A) no 3-4, Sept-Oct., 1996, consulté le 20-05-2016.

¹¹ A.L.A, no 10-11, Avril-Mai, 1997, consulté le 20-05-2016.

¹² *Revue Littérature, Larousse*, Paris, no 101, Février 1996, consulté le 20-05-2016.

¹³ *Soir d'Algérie*, quotidien de langue française, n 736, 19 Juin 1996, consulté le 20-05-2016.

¹⁴ Chevrel Yves, *La littérature comparée*, Paris, Presses universitaires de France, coll. Que sais-je ?, 4^{ème} édition corrigée, 1997, p.81.

phénomène. Mon inspiration principale, c'est l'itinéraire-type de l'endoctrinement.

Comment on fait d'un jeune homme la pire des bêtes.¹⁵

Par ailleurs, l'écrivain algérien de cette période est devant deux possibilités : la liberté de créer et comme nous l'avons expliqués précédemment ou bien la réponse à une attente sociale. Cette convergence de points de vue autour de la destinée sociale de l'acte d'écrire se confirme au niveau de sa définition en tant qu'elle répond aux injonctions dictés par le contexte de l'Algérie des années quatre-vingt-dix, ce qui pousse les écrivains de cette période à établir le rapport entre l'acte de dire, d'écrire et de témoignage.

3. Les caractéristiques et objectifs de cette littérature :

3.1. Le retour du référent

Il est difficile de séparer le contexte politique de l'actualité littéraire algérienne, l'horreur quotidienne développant nécessairement une écriture différente.

C'est ainsi que, dans les années quatre-vingt-dix dix, on assiste à une emprise beaucoup plus immédiate du réel sur le fait littéraire, qui se caractérise sur le plan formel par ce que l'on peut nommer un retour du référent.

Les années quatre-vingt-dix marquent, en effet, le retour à une écriture beaucoup plus directement narrative en même temps qu'elles témoignent du lien indéfectible, dans le paysage littéraire algérien contemporain, entre écriture et actualité.

3.2. Une écriture narrative

Nous avons déjà souligné que les textes publiés durant cette période sont beaucoup moins centrés sur les recherches formelles et préfigurent un retour à une écriture beaucoup plus narrative.

Cette tendance va en s'accroissant dans les années quatre-vingt-dix : le réel, qui devient de plus en plus insistant, prend le pas sur la subversion formelle qui avait occupé les écrivains de la « génération terrible » dans les années soixante-dix.

Pour Jacques Noiray « les acquis des années antérieures ne sont pas oubliés et l'influence de grands créateurs comme Kateb Yacine, Mohammed Dib, Rachid Boudjedra

¹⁵ Jean Luc Douin, « *Yasmina Khadra lève une part de son mystère* », Le Monde, 10 septembre 1999. (Source www.lemonde.fr consulté le 20-05-2016)

reste sensible. », il souligne cependant que « les nouveaux ne craignent plus de s'exprimer librement sans s'abriter derrière le paravent un peu facile de la recherche formelle.¹⁶

La littérature algérienne des années quatre-vingt-dix semble en effet privilégier la dimension critique et une forme de prise en charge du réel à l'élaboration littéraire. Il ne faudrait pourtant pas conclure trop rapidement à un abandon de toute préoccupation littéraire chez les écrivains algériens des années quatre-vingt-dix. A notre sens l'effacement des marques de littérarité peut être considéré comme un nouvel exercice de style qui témoigne comme le faisait à une autre époque Albert Camus et son " écriture blanche " de l'envahissement du littéraire par le réel.

Si les écrivains algériens des années quatre-vingt-dix semblent s'être détachés du modèle iconoclaste de leurs prédécesseurs, leurs fictions ne continuent pas moins de nous interroger sur le rôle de l'écriture dans le contexte extrême que connaît l'Algérie cette dernière décennie. Ombre de la réalité, parfois plus réelle que la réalité, la littérature algérienne contemporaine pose la question du rapport entre littérature et actualité.

3.3. Ecriture et actualité

Il faudrait mettre en évidence même si on la devine en partie, l'incidence que peut avoir l'actualité sur la réception des textes littéraires algériens contemporains. D'ores et déjà, il semble que l'on puisse dire que l'actualité a opéré une mutation dans la lecture des écrivains algériens.

Nous voudrions ici en rester aux rapports qu'entretiennent "écriture et actualité" dans les textes algériens contemporains. On a souvent débattu des rapports qui lient la fiction et l'Histoire dans la littérature algérienne d'expression française. Les événements algériens de cette dernière décennie offrent il nous semble un éclairage nouveau à ce débat.

" Ecriture de l'urgence ", " parole de l'urgence "... : les expressions utilisées pour qualifier les écrits des années quatre-vingt-dix témoignent bien des nouveaux développements que connaît la littérature algérienne dans son expression et dans sa réception. Les événements tragiques qui secouent l'Algérie pendant plus d'une décennie nourrissent en permanence la fiction. Ils ont une incidence certaine sur le développement thématique mais également esthétique de la littérature algérienne contemporaine. Nous

¹⁶ Jacques Noiry, *Littérature francophones 1*, Le Maghreb, Paris, Berlin, 1996.

pouvons donc parler d'un lien indissociable qui unit l'actualité et la fiction dans le paysage littéraire algérien contemporain, lien qui semble d'ailleurs se faire dans la concomitance des faits et de l'écriture.

Il semble bien, en effet, que la littérature des années quatre-vingt-dix se lise comme une écriture-témoignage et que sa principale caractéristique soit la vraisemblance. En 1996, Abdelkader Djemaï écrit : « On a mal, on veut dire quelque chose, il y a un manque. L'écriture vient avec ce manque. Une blessure intime ouverte. »¹⁷ Et Assia Djébar en 1996 dans *Le Blanc de l'Algérie*

« Je ne suis pourtant mue que par cette exigence-là d'une parole devant l'imminence du désastre. L'écriture et l'urgence. »¹⁸L'importance que revêt la notion d'écriture dans les propos des écrivains, s'il y a une volonté de témoigner celle-ci passe par le détour de la fiction, aussi réelle que le travail d'écriture cherche à la faire paraître.

Il y a chez les écrivains des années quatre-vingt-dix une volonté d'écrire l'Algérie contemporaine, qui passe par une prise en charge du réel, il faut comme l'écrit Assia Djébar: « rendre compte du sang (...) rendre compte de la violence »¹⁹.

3.4. Témoigner

Les textes des écrivains algériens des années quatre-vingt-dix ne cessent de nous interroger sur la finalité de l'écriture dans le contexte tragique que connaît l'Algérie depuis 1992. Pourquoi, mais également pour qui (d) écrire ?

Ecrire pour témoigner de la terreur du quotidien, prendre ses responsabilités pour dire la situation, dire l'indicible. Le témoignage semble être devenu dans les années quatre-vingt-dix le passage obligé des textes des nouveaux auteurs algériens.

Les circuits d'édition à travers le monde et surtout en Europe ont une responsabilité dans ce phénomène, l'actualité algérienne entraîne une attente événementielle de la part du lectorat, et il apparaît évident qu'une majorité des éditeurs privilégient les textes qui témoignent sous une forme ou une autre de la situation algérienne contemporaine.

Cependant, il ne s'agit pas de dire que les écrits des années quatre-vingt-dix ne répondent qu'à une commande, ce ne sont pas qu'un phénomène de mode. Il y a chez les

¹⁷ A.L.A., op.cit.

¹⁸ Assia Djébar, *Le Blanc de l'Algérie*, Paris, Albin Michel, 1996, p.272.

¹⁹ In revue littérature, op.cit.

écrivains algériens, comme on l'a cité au début de notre chapitre, une véritable volonté de témoigner du temps présent, de dire cet espace tragique qui, dans l'exil très souvent nourrit la fiction.

Pour Bouba Mohammedi-Tabti, de l'université d'Alger, la dimension tragique des textes littéraires algériens des années quatre-vingt-dix vient d'un référent qui est celui de l'Algérie d'aujourd'hui, ils sont en grande partie constitués de matériau ordinaire de la tragédie, la souffrance, le deuil, les larmes. La dimension tragique, la mort et la violence s'inscrivent sans aucun doute dans les écrits des auteurs contemporains mais ils alimentent également le discours des écrivains quand il s'agit de décrire la situation de la société algérienne contemporaine.

Ceci s'accordent, en effet, à identifier la situation algérienne à une tragédie ou à un drame.

Assia Djebar écrit : « mon écriture romanesque est en rapport constant avec un présent, je ne dirais pas toujours de tragédie mais de drame »²⁰, pour Noureddine Saadi « seul le roman ou peut-être la poésie semblent aujourd'hui pouvoir exprimer la tragédie que nous [la société algérienne] vivons. »²¹, quant à Yasmina Khadra il déclare : « de mon côté, je tiens à dire que je ne quitte pas des yeux les convulsions dramatiques de mon pays depuis le déclenchement des hostilités. »²² Il nous semble, à inscrire les œuvres des années quatre-vingt-dix dans un espace tragique où le témoignage devient, pour les écrivains, une sorte de nécessité.

Cet espace tragique est également convoqué par les éditeurs et les critiques : Albin Michel à propos de *La Nuit sauvage* écrit en 1995 : « Mohammed Dib (...) témoigne de ses tragédies [celles de l'Algérie] et de ses conflits », Plon déclare au sujet de *Sans voix* de Hafsa Zinaï-Koudil en 1997 : « ce roman-vérité (tous les faits sont tragiquement exacts) est l'aventure au quotidien de l'Algérie (...). L'auteur nous plonge dans le drame du peuple algérien. », Les éditions du Seuil écrivent à propos de *Rose d'abîme* de Aïssa Khelladi en 1998 : « *Rose d'abîme* dépasse les récits que suscitent les événements algériens, il nous fait basculer dans les profondeurs où se noue, en chaque être, la tragédie ».

²⁰A.L.A.,no 1, op.cit.

²¹*Le Soir...*, op. cit.

²² In revue *Algérie Littérature/Action*, no 22-23, juin-septembre 1998, p.191.

Le témoignage, dans ce contexte tragique, semble prendre la forme d'une thérapie pour les écrivains, il s'agit non seulement de rendre compte du réel, mais également de tenter, par la médiation de la fiction, de lui donner un sens. Pour Daniel Vidal « toute œuvre est cela même qui vient sur fond de ruine, par quoi l'écriture se ligue à la catastrophe pour ouvrir la voie à des modalités alternées de sens et de savoir. »²³ Pour suggérer que l'écriture, dans un contexte d'invasion par l'horreur, peut permettre de dire ce qui paraît innommable autrement.

3.5. Ecrire, dire.

Un nombre important de récits et de chroniques ont été publiés ces dernières années. Il est intéressant de remarquer qu'ils sont souvent le fait des femmes dans un domaine où elles ont longtemps été minoritaires et que parfois même ils sont le fait de femmes que rien ne destinait à l'écriture. Nous pouvons donc penser que l'écriture peut être conçue comme un moyen de dire ce qui ne pourrait l'être autrement.

L'écriture peut donc apparaître comme un médiateur de l'indicible. En ce sens, il est intéressant de noter que de nombreux écrivains établissent un parallèle entre les deux verbes : écrire et dire.

Dans la postface de *La Nuit sauvage*, Mohammed Dib écrit : « comment, hommes parmi les hommes, avons-nous pu tremper dans tous les crimes de notre temps pour produire un temps des plus riches en crimes ? Répondre au pourquoi serait trop demander ; dire d'abord le comment, dire des sinistres bouffons que nous sommes des sinistres farces d'un sinistre siècle (...) Il [l'écrivain] dit ce qu'il pense. »²⁴

Maïssa Bey écrit pour expliquer son entrée en littérature : « Et puis, il a fallu qu'un jour, je ressentie l'urgence de dire, de “ porter la parole ”, comme on pourrait porter un flambeau. C'était une nécessité devant la menace de plus en plus précise de confiscation de la parole. »²⁵

Achour Ouamara déclare à propos de son premier roman en 1998, *Il était trois fois...* :

²³ Daniel Vidal, « *institutions du sujet et sites de modernités* », *Penser le sujet. Autour d'Alain Touraine*, colloque de Cerisy, Paris, Fayard, 1995, p.135.

²⁴ *Mohamed Dib, La Nuit sauvage*, Paris, Albin Michel, 1995.

²⁵ In revue *Algérie littérature/Action*, no 5, novembre 1995, pp.75-76.

« Nos bouches sont trop occupées à vomir l'horreur pour la dire dans un langage serein, si ce n'est dans la forme romanesque »²⁶.

Comme quoi, L'art et l'écriture libèrent la parole et permettent, en la mettant en scène, de mettre à distance l'horreur quotidienne ou pour le moins d'en témoigner. En ce sens, le roman algérien des années 1990 peut être lu comme un témoignage exemplaire de la situation tragique que connaît l'Algérie.

Pour Fatma Zohra Zahoum, les écrits de Yasmina Khadra sont « le roman noir d'une société » et évoquent « de manière claire, au-delà du crime, les conditions de vie d'un peuple assigné à résidence pour cause d'absence de droit. »²⁷

Farida Boualit résume le rapport entre écrire et dire dans sa recherche intitulée *paysage littéraire algérien des années 1990 : témoigner d'une tragédie avec Charles Bonn* :

Il est inutile de multiplier les exemples pour prouver le rapport de synonymie entre "écrire" et "dire" : dire l'Algérie = dire le pays = dire les blessures de la vie = dire les blessures intime ? Ouverte = dire ce qu'on depuis longtemps en soi = dire l'oubli et le souvenir = dire le rien qui importune= écrire²⁸

Par leur ton et par leur contenu, les romans de cette période peuvent être considérés comme de véritables témoignages du drame algérien. Littérature de temps de crise et littérature de dénonciation, ces derniers s'inscrivent parfaitement dans le paysage littéraire des années quatre-vingt-dix.

Pour Jean Pons, les romans algériens des années 1990 dévoilent « les procédures de mensonge, d'aliénation et de violence qui quadrillent notre espace social. »²⁹, en ce sens ils donnent à voir, à imaginer, à penser. Il semble que dans les contraintes que le genre impose, les écrivains trouvent paradoxalement le meilleur angle de vue pour dire le tragique de la situation algérienne et dénoncer les systèmes en place (le pouvoir, l'argent, la haine...).

Yasser Benmiloud l'auteur du roman *L'Explication* témoigne à sa façon des pouvoirs du roman l'urgence dans un entretien qu'il a accordé à l'hebdomadaire *Charlie Hebdo* au mois d'août 1999 :

²⁶ In revue *Algérie littérature/Action*, no 22-23, Juin-septembre 1998, p.17.

²⁷ In *Le Monde diplomatique*, mars 1999(source internet www.lemonde.fr consulté le 22-05-2016)

²⁸ In « *Paysage littéraire algérien des années 90 : témoigner d'une tragédie ?* », op.cit.

²⁹ Jean Pons, « *Le roman noir, littérature réelle* », Les temps modernes, n° 595, Juillet – octobre, 1997.

Le déclic, ça a été un film que j'ai vu sur Canal +, à Alger : Usual Suspects. Je mesuis dit : voilà ce qu'il faut faire ! [...] Si on ne peut même pas sortir un bon thriller de dix ans de génocide... Dans la culture politique algérienne, dans la culture de la violence, il me semblait qu'il y avait matière à un livre qui ne soit pas un verbiage, mais un récit tendu, sérieux, qui parle du fond des choses au lieu de pleurer sur Algérie-mon amour...³⁰

“ Parler du fond des choses ” : le roman de l'urgence ne se contente pas de témoigner de la situation politique et sociale algérienne, il fouille, interroge et désigne ses coupables comme le fait l'enquêteur du 31, rue de l'Aigle, le roman de Abdelkader Djemaï en 1998 :

Je continue de fouiller, de dénuder, de creuser plus loin, toujours plus loin, plus profond, jusqu'à l'os. La patience est une vertu, un moyen de faire ployer le temps, d'en faire un allié, une arme décisive. Une façon aussi de ménager son souffle, d'aiguiser la lame, le jugement, la sentence.³¹

Parce qu'il témoigne de façon exemplaire de la situation algérienne de cette dernière décennie, parce qu'il dépasse le cadre du roman fictionnelle « l'intrigue n'[en] est que le squelette, sa chair est l'histoire sociale »³², écrit Jean Pons – et peut, à ce titre, être lu comme une littérature engagée, qui atteste des développements et des transformations du paysage littéraire algérien des années quatre-vingt-dix.

4. YASMINA KHADRA

4.1. Biobibliographie :

Yasmina Khadra, de son véritable nom Mohammed Moulessehoul, est né le 10 janvier 1955 à Kenadsa (30 Km à l'ouest de Bechar) d'un père infirmier et d'une mère nomade.

Les Moulessehoul appartiennent à la tribu des DouiMenia, une race de poètes gnomiques, qui maniaient le verbe et le sabre.

Pendant la guerre de libération nationale, son père rejoignit les rangs de l'Armée de Libération Nationale en 1956 et fut blessé au combat en 1958. Il fut en 1959, pour

³⁰« *Le second degré de l'Algérie* », propos recueillis par Mona Chalet, in Charlie Hebdo, aout 1999(source internet www.peripheries.net/g-yb.htm consulté le 22-05-2016)

³¹ Abdelkader Djemaï, « de 31, rue de l'Aigle », Paris, Michalon, 1998.

³² Op.cit., p.7

actes de bravoures, promu au rang d'officier. Après l'indépendance, toute la famille quitta Kenadsa et s'installa à Oran.

A l'âge de neuf ans, en septembre 1964, Mohammed Moulessehoul fut confié par son père, en sa qualité de Lieutenant, à l'Ecole des cadets de la Révolution d'El-Mechouer de Tlemcen. Pendant son instruction dans cette institution militaire, le père de Mohammed se remaria à plusieurs reprises avant de divorcer de sa mère en 1966, la laissant en charge de ses sept frères et sœurs.

La même année, Mohammed Moulessehoul découvrit sa vocation littéraire et l'adopta pour fuir sa réalité amère. Grand lecteur, il s'exerçait aussi à l'écriture, d'abord en arabe puis en français. Il s'y essaya en réadaptant en arabe le conte du "*Petit Poucet*" de Charles Perrault. Il en reçut sa première récompense littéraire par la direction de l'Ecole des Cadets.

En 1968, à l'âge de 13 ans, il réussit à l'examen de sixième et fut inscrit en 6^{ème} bilingue à l'Ecole Nationale des Cadets de la Révolution de Koléa. Il continua à y entretenir sa muse littéraire et fut même un jour, en 1970, surpris par le défunt président Houari Boumediene, en visite à l'Ecole des Cadets, en train d'écrire un poème. Ce dernier l'encouragea en ces termes :

« Navré de vous déranger. Il n'y a pas pire inconvenance que d'interrompre le cours d'une inspiration. Continuez d'écrire. Je serais ravi de vous lire un jour »³³.

La même année, le jeune cadet Moulessehoul proposa une nouvelle intitulée "*Le Manuscrit*" à la revue "Promesse" dirigée par Malek Haddad. En 1973, il termina la rédaction de son premier recueil de nouvel intitulé "*Houria*" qui ne fut publié que onze ans plus tard, en 1984, aux éditions ENAL d'Alger. Il dirigea aussi la troupe théâtrale de l'Ecole des Cadets d'El Mechouar, initié par le sergent Slimane Benaïssa, l'auteur en 1999 de "*Les fils de l'amertume*".

En 1975, après l'obtention de son Baccalauréat, il regagna l'Académie Interarmes de Cherchell qu'il quitta après trois ans avec le grade de sous-lieutenant en infanterie mécanisée. Il se retrouva en 1978 engagé dans les unités de combat du front ouest.

Parallèlement à sa carrière militaire, il publia en 1984, à compte d'auteur, un recueil de nouvelles intitulé "*Amen !*" puis fit paraître chez ENAL plusieurs romans

³³ Yasmina Khadra, *l'Ecrivain*, Paris, Julliard, 2001, p.189.

signés Mohammed Moulessehoul : "*La fille du pont*" en 1985, "*El Kahira*" en 1986, "*Le privilège du phénix*" en 1989 ; ainsi que "*De l'autre côté de la ville*" en 1988 chez L'Harmattan.

A partir de 1989, Mohammed Moulessehoul entama la période de l'anonymat en signant ses romans du nom de son personnage principal, le commissaire Brahim Llob ; et il entama sa carrière d'auteur de polars en publiant chez Laphomic "*Le dingue au bistouri*" en 1990 puis "*La foire aux enfoirés*" en 1993 :

« A l'époque où j'ai écrit Houria, j'étais encore soldat, je l'ai écrite avec beaucoup de censure, et lorsque je suis passé dans la clandestinité en 1989, j'ai acquis une sorte d'impunité qui allait avec mon inspiration. »³⁴ Disait Mohammed Moulessehoul.

A ce stade de sa carrière littéraire, Mohammed Moulessehoul obtient plusieurs prix dont le grand Prix de la ville d'Oran en 1984, le prix Joseph Peyre/Renaissance Aquitaine en 1989, le premier prix de la Nouvelle professionnelle d'Alger en 1989 ainsi que le prix du Fonds international pour la promotion de la culture de l'UNESCO en 1993.

C'est en 1997 que Mohammed Moulessehoul commença à employer, en signant ses romans, le pseudonyme féminin Yasmina Khadra. Cette année-là, il publia aux éditions Baleine le premier volet d'une trilogie noire, toujours avec le commissaire Llob comme personnage principal : "*Morituri*". Ce dernier fut suivi en 1998 par "*L'automne des chimères*" et "*Double Blanc*". C'est ainsi que Yasmina Khadra devint une référence en matière de romans policiers algériens et le commissaire Brahim Llob entra dans le panthéon des grands enquêteurs.

L'accueil médiatique fut aussi très favorable ainsi que le souligne Fatma Zohra Zamoum dans son œuvre *le roman noir d'une société* en 1999 :

*L'auteur est un inconnu, aucune biographie ne vient lui donner un visage. Mais cela n'est pas une nouveauté, car le roman noir nous a habitué aux pseudonymes : on ne se vautre pas dans la fange sans salir son nom, et celle dans laquelle trempe Yasmina Khadra (« la fleur de jasmin verte ») n'est pas des plus anodines. L'auteur plonge dès les premières lignes le lecteur dans la réalité algérienne apocalyptique sans bouteille d'oxygène [...]. La trilogie de Yasmina Khadra évoque d'une manière claire, au-delà du crime, les conditions de vie d'un peuple assigné à résidence pour cause d'absence de droits.*³⁵

³⁴ Yasmina Khadra, commentaires de *Houria*, in www.yasmina-khadra.com consulté le 25-05-2016

³⁵ Fatma Zohra Zamoum, *le roman noir d'une société*, Le Monde Diplomatique, Mars 1999, p.9

Yasmina Khadra passa aux éditions Julliard et fit paraître deux romans relevant d'un tout autre registre mais qui s'inscrivaient dans le même sillage qu'il s'est assigné, à savoir, l'analyse de la société algérienne. En effet, dans "*Les agneaux du seigneur*" en 1998 et "*A quoi rêvent les loups*" en 1999, il s'attaqua aux épineuses questions de l'intégrisme religieux et du «terrorisme» qui déchiraient le pays et le menaient à la dérive.

En septembre 2000, après trente-six ans de service sous les drapeaux, Mohammed Moulessehoul prit sa retraite avec le grade de commandant. Il partit avec sa femme et ses trois enfants au Mexique pour un court séjour puis s'installa en France à Aix-en Provence où il réside toujours.

En 2001, Yasmina Khadra fit lever son anonymat/pseudonyme et signa son entrée dans la cour des grands en publiant un récit autobiographique intitulé "*L'écrivain*". Sa sortie de l'anonymat lui assura une large couverture médiatique et lui valut d'être invité sur les plateaux des émissions les plus prestigieuses de la télévision comme.

Cependant, les révélations de Yasmina Khadra sur son statut d'ex-militaire de l'armée algérienne l'ont totalement discrédité. En pleine polémique du " Qui tue Qui ? ", après la parution du livre accusateur de Habib Souadia " La sale guerre ", Yasmina Khadra prit la défense de l'armée algérienne au risque de compromettre sa carrière littéraire.

Yasmina khadra dit :

J'ai écrit ce livre par nécessité, pour faire une dernière mise au point. Je refuse que l'on me dénie mon droit d'être un écrivain parce que j'ai été un militaire algérien. Lorsque "L'écrivain" est sorti en librairie, certains ont voulu faire le procès de l'armée à travers moi. Soudain, je représentais l'axe du Mal, j'étais dévalorisé. On m'a présenté comme un homme du pouvoir alors que je n'ai qu'un souhait : me réserver à l'écriture.³⁶

La même année, Khadra fit paraître "*Les hirondelles de Kaboul*". En 2003, il publia "*Cousine K*" puis un an après "*La part du mort*" qui signa la résurrection du commissaire Brahim Llob après son assassinat dans le dernier volet de sa trilogie policière. Pour la rentrée littéraire 2005, il fit paraître "*L'attentat*" et "la rose de Blida" puis "*les sirènes de Bagdad*" en 2006.

En 2008, l'édition Gallimard lui publia un volume contenant quatre de ses anciennes publications, intitulée "*le quatuor algérien*". Dans la même année il publie son

³⁶ Yasmina Khadra, *L'étrange monsieur Yasmina Khadra*, entretien réalisé par Basma Lahouri, mars 2002, in www.lire.fr consulté le 25-05-2016.

roman "*ce que le jour doit à la nuit*" qui connaît un grand succès, il s'est vendu à plus de 800 000 exemplaires en France.

En 2010, il publie deux œuvres la première intitulée "*la longue nuit d'un repent*" et la deuxième est "*l'olympé des infortunes*", une année après il publie "*l'équation africaine*".

Yasmina khadra fait paraître en 2012 deux autres œuvres, "*les chants cannibales*" et "*Algérie*" à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance, puis "*les anges meurent de nos blessures*" en 2013 et "*qu'attendent les singes*" en 2014.

Le dernier roman publié par yasmina khadra est "*la dernière nuit du Rais*" en 2015, une œuvre dont il raconte la dernière nuit du président libyen Mouammar Khadafi.

Yasmina Khadra reçu plusieurs prix littéraires pour presque chacun de ses romans. Pour "*L'Ecrivain*", il reçut en 2001 la médaille de vermeil de l'Académie française ; pour "*Les Hirondelles de Kaboul*" il reçut en 2002 le prix Asie de l'Association des écrivains de langue française ; pour "*La part du mort*" il reçut en décembre 2004 le prix du polar francophone ainsi que le prix Beur FM 2005 ; pour "*L'attentat*" il reçut en 2005 le Prix Découverte Figaro Magazine-Fouquet's.

Ainsi, que d'autres distinctions comme ; le grand prix de la littérature Henri Gal décerné par l'académie française en 2011, le trophée d'El Sur en Espagne comme il fut chevalier de la légion d'honneur de la république française.

Le 4 mars 2005, M. Renaud Donnedieu de Vabres, alors ministre de la Culture et de la Communication, lui a décerné le grade d'officier dans l'ordre des Arts et des Lettres, distinction qui entend honorer sa contribution au rayonnement de la culture en France et dans le monde.

II- DEUXIEME CHAPITRE

Présentation et analyse du roman

II-Présentation et analyse du roman :

1. Présentation et résumé :

1.1. Présentation :

« A quoi rêvent les loups » est une œuvre écrite par l'écrivain algérien Yasmina Khadra, publié en 1999, aux éditions Julliard à Paris. C'est un roman de formation qui a pour toile de fond la guerre civile en Algérie et ses horreurs ; l'auteur explique l'orientation de son œuvre :

Il était important de ne pas perdre le fil de l'histoire et je tenais surtout à écrire les choses à chaud. Parce qu'une fois la guerre finie, je ne crois pas que j'aurais le courage de remuer le couteau dans la plaie. Mais c'était là une écriture absolument nécessaire pour les générations à venir et il fallait vraiment parler de la réalité.³⁷

C'est de cette manière pédagogique que l'auteur d'« A quoi rêvent les loups » justifie sa brutalité et sa violence car d'après lui, lorsqu'on vit une tragédie de près, on ne peut jamais nier les faits qui vont surgir de manière inconsciente pour sauvegarder l'authenticité du discours historique. Une écriture pareille ne peut être que la décharge d'une mémoire encombrée par les mauvais souvenirs du peuple meurtri par cette tragédie. Cette conscience possible créée par le biais de l'écriture des liens ou des rapports au monde réel qu'on appelle la socialité.

Si Yasmina Khadra a su transcrire la tragédie algérienne, c'est par rapport à ce qu'il a vécu au maquis (ayant contribué à la lutte contre le terrorisme en tant qu'officier supérieur de l'Armée Nationale Populaire), une expérience faite de douleur et de chagrin pour lui et pour tout le peuple algérien.

Il a organisé son récit selon un découpage qui se présente comme suit :

- 1- Un prologue.
- 2- Première partie intitulée le Grand-Alger subdivisée en six chapitres.
- 3- Deuxième partie intitulée la Casbah subdivisée en sept chapitres.
- 4- Troisième partie intitulée l'Abîme subdivisée en six chapitres.

Chacune des parties du roman correspond à une phase du récit de vie de Nafa Walid et de l'histoire de l'Algérie :

³⁷ Entretien de Yasmina Khadra, le Quotidien d'Oran, 2001, p.20.

1- Nafa à la recherche d'une meilleure situation sociale en lien avec l'Algérie d'avant octobre 1988.

2- Déçu, il rejoint le maquis, ce qui correspond à la montée de l'intégrisme islamiste en Algérie et le début de la révolte.

3- Achèvement de la vie du personnage Nafa Walid et achèvement du récit qui se rapporte à la barbarie intégriste et à ses retombées sur le pays.

1.2. Résumé du roman :

Nafa Walid, était un jeune homme, beau, séduisant, qui rêvait de gloire et de célébrité. Son but était d'être comédien ; mais comment peut-on devenir acteur, n'ayant aucune fortune, ni niveau d'étude ? Se trouvant dans l'obligation de subvenir aux besoins de sa famille, et afin de gagner sa vie, il accepte l'offre de son ami Dahmane, en devenant chauffeur chez les Raja, riche famille prospère à Alger, tout en espérant de pouvoir réaliser un jour son rêve.

C'est ainsi que de nouvelles portes s'ouvrent à Nafa. Il découvrira l'argent facile, l'aisance, et le manque de rien ; tout en étant dénudé au fil du temps de sa dignité, de son amour propre, de ses principes, de sa personne elle-même. Devant cette intrigue, il acceptera de se plier aux outrances, n'ayant pas trop le choix.

Cependant, les choses prennent un autre tournant, quand Nafa Walid assiste au meurtre d'une jeune fille morte par overdose. Il observera avec une âme effarée comment on tabassa son visage, puis on enterra le corps gisant dans une forêt au milieu de nulle part. N'en pouvant supporter d'avantage, il retourne chez lui, errant de nouveau dans les rues de la ville d'Alger sans travail.

Il se refermera longtemps dans sa chambre, se repliant sur lui-même, anéanti par l'atroce scène à laquelle il avait assisté, se sentant hanté par le démon de la victime, qui rendait ses nuits cauchemardesques. Son seul refuge fut la mosquée, dont l'Imam était un intégriste ; alors qu'avant ces événements il menait une vie normale. C'est là que commence la lente descente aux enfers de cette faible âme, étant une proie facile pour les « terroristes », qui influaient notamment sur les exclus de la société, ceux qui étaient mis en écart.

A cette époque, les propagandes des « terroristes », prenant une apparence religieuse, devenaient de plus en plus pesante ; faisant croire au gens à un avenir meilleur, au respect de l'être humain et à la justice. C'était un gouffre à la façade féérique, et Nafa

fut l'une de ses innombrables victimes, qui intégra petit à petit les forces du GIA, puis devint par la suite émir d'un groupe « terroriste ».

Transformé en un combattant cruel, il perdit toute conscience humaine. Tuant, égorgeant, massacrant sans aucune pitié ni reproche, assoiffé de sang, ignorant le reste, légitimant chaque acte meurtrier.

2. Etude des personnages :

Dans un roman, le personnage est un être de fiction. Cependant, comme pour une personne, on peut identifier son identité : nom, âge, sexe, origine sociale, passé. Les informations sont données sous la forme de portraits, ou, au contraire disséminées tout au long du récit.

« À quoi rêvent les loups » est un roman dont les personnages sont tributaires de nombreuses interprétations vu leurs multiples déterminations sociales et leurs attitudes idéologiques et politiques.

Le roman raconte l'histoire du personnage principal Nafa Walid à travers ses rapports avec les autres personnages du roman. Chacun d'entre eux participe à la lumière de ses références socio - politiques, religieuses, morales, idéologiques au déroulement du récit qui se porte sur la violence, ainsi les personnages du roman reflètent la société violente du roman.

Pour analyser les personnages de cette œuvre, nous effectuerons un travail qui sera devisé en deux parties, la première se portera sur les noms des personnages, alors que la deuxième sera réservée pour les portraits que l'auteur a donnés aux personnages de son roman.

2.1. Les personnages et leurs noms :

Pour donner vie au personnage et le représenter, l'auteur lui donne un nom pour l'inscrire dans un univers réaliste, dans une société donnée «Un nom propre est une chose extrêmement importante dans un roman, une chose capitale. On ne peut pas plus changer un personnage de nom que de peau. »³⁸

Le nom d'un personnage n'est pas le fruit d'un hasard de la part de l'auteur mais plutôt une méditation volontaire qui se prête à l'actualisation de ses intentions narratives,

³⁸ Gustave flaubert, *Lettre à Louis Bon enfant*, 1868.

à travers le nom, l'auteur attribue un rôle au personnage, lui définit sa fonction et lui trace sa destinée, ce nom peut être chargé de différentes valeurs sociales, symboliques, affectives, esthétiques et laisse transparaître une information donnée par l'auteur.

«A quoi reconnaît-on un personnage réussi ? Quand son nom propre devient un nom commun...»³⁹.Le lecteur lors de sa lecture d'une œuvre littéraire peut déceler à travers le nom que porte le personnage et son histoire, ses comportements et ses actes.

Les noms des personnages du roman de Yasmina Khadra portent les emprunts socio-historiques et idéologiques des années 90 : Abou Tourab, Abou Meriem sont des noms ou plutôt (des surnoms) que les groupes islamistes armés avaient l'habitude de porter pendant la décennie noire pour souligner leur attachement à la tradition arabo – musulmane (la période mohamet). Car cette nomination renvoie à la culture musulmane comme le souligne André Miquel :

Un nom, c'est d'abord le nom ; Muhammad, Ali, Ahmed, Ibrahim, mais précédé d'une indication de paternité (Abû : père de) et suivi de celle de la filiation (Ibn : fils de), faisant suite à ce bloc, et non nécessaires, un surnom, titre ou titulature et la mention d'une relation ; à un lien, un événement, une école, un maître.⁴⁰

D'autres personnages du roman portent un nom double : nom de famille et prénom comme Hamid Sallal, Rachid Derrag, Nabil Ghalem, d'autres portent juste des prénoms comme Soufiane, Hind, Abdel Jalil ou simplement des surnoms comme Zawech et Junior. Ces noms attribués à ces personnages, laissent deviner le caractère de celui ou celle qui le porte dans une certaine mesure ainsi que son rôle et son destin dans la trame romanesque, en plus de l'impression de réel qu'il suscite chez le lecteur.

Nafa Walid, le personnage principal du roman, a pour prénom Nafa et pour nom Walid, qui n'est autre qu'un prénom. Le héros du roman porte deux prénoms, il n'a pas de patronyme, l'auteur en dotant le personnage principal d'un nom qui se compose de deux prénoms généralement attribués aux enfants illégitimes, semble dire que Nafa Walid par son appartenance aux groupes islamistes armés rompt ses liens avec son pays, son origine et sa famille et adhère au discours idéologique de l'action armée.

Le prénom du père de Nafa n'est pas mentionné dans le roman ; il est passé sous silence. L'auteur semble omettre toute nomination du père pour suggérer que l'action armée n'a pas d'origine connue, précise, qu'elle est née de certaines idéologies étrangères

³⁹ Frédéric Beigbeder, *Un roman français*, Grasset, Paris, 2009.

⁴⁰ André Miquel, *L'Islam et sa civilisation (VII-XX siècle)*, Armand Collin, coll « *destins du monde* », Paris, 1968

à la société algérienne et à ses croyances. Ce qui confirme l'absence du nom du père de Nafa, dont l'auteur n'évoque que sa profession en tant que retraité de chemins de fer, C'est un être difficile à satisfaire, qui se plait dans sa solitude et sa maladie.

Par contre la mère de Nafa porte le nom de Wardia, qui dérive de l'Arabe « Warda » la rose, « Wardia » qui a les qualités de la rose. La mère de Nafa est une femme sage et soumise qui subit le caractère difficile de son mari sans protester et qui élève ses filles sans le moindre refus de leur condition misérable.

En attribuant le nom de « Wardia » à la mère de Nafa, l'auteur semble rendre hommage à la femme algérienne et plus particulièrement à la mère algérienne qui malgré son analphabétisme, a une grande perception des choses de la vie. Car la mère de Nafa a senti le bouleversement et le désarroi de son fils après l'accident de la forêt de Beïnem, elle a tenté de le faire sortir de son enfermement en appelant son ami Dahmane à son secours car elle savait qu'il était le seul être auquel Nafa faisait confiance et qu'il pourrait éventuellement le faire sortir de son état dépressif.

Wardia, n'est pas la seule mère algérienne louée par l'auteur pour son endurance et sa patience contre les conditions difficiles de la décennie noire. La mère algérienne s'incarne aussi dans la personne de la mère de Hanane (la jeune fille que Nafa voulait prendre pour épouse). C'est une femme qui soutient sa fille dans ses ambitions d'indépendance et de liberté et a encouragé à suivre les études et à travailler pour être un élément positif dans la société pour participer à l'édification d'une Algérie moderne et émancipée.

Dahmane est l'ami d'enfance de Nafa, c'est lui qui lui trouvait des emplois tels que le rôle qu'il a joué dans un film « les Enfants de l'aube » et depuis, Nafa ne rêvait que de gloire et de succès.

Dahmane, un prénom d'origine algéroise que les habitants d'Alger aiment donner à leurs enfants (peut-être pour avoir un peu de la sagesse et de raisonnement dont recèlent les chansons du grand chanteur algérois Dahmane El Harachi). Au fait, Dahmane est un être réaliste et raisonnable qui a travaillé dur pour accéder à un statut social important au sein du « grand Alger », c'est un homme qui a réussi autant dans sa vie professionnelle que dans sa vie privée. C'est par l'intermédiaire de Dahmane que Nafa a trouvé l'emploi comme chauffeur chez « les Raja » ; une des plus grandes familles algéroises.

Fils des Raja est surnommé Junior, c'est-à-dire « cadet », c'est un mot habituellement utilisé dans le sport pour désigner la catégorie des jeunes entre 16 et 20 ans. Junior est ainsi nommé, par rapport à son père, Salah Raja, un homme très riche et très puissant. Le jeune Raja est le stéréotype de fils de riches qui mène une vie oisive, luxueuse en se permettant tous les plaisirs de la vie comme les femmes, le vin et les soirées mondaines. C'est lui qui a causé sa perte à Nafa par sa mésaventure avec une adolescente, morte par une overdose et dont Nafa a été témoin de sa seconde mort sanglante dans la forêt de Beïnem.

Sonia, la sœur de Junior, porte bien son nom à la résonance française, avec sa beauté blonde et à sa richesse inouïe. La fille unique des Raja ne pouvait porter un autre nom, elle passait le plus clair de son temps en Europe et particulièrement en Suisse ; le pays des gens riches de toutes les régions du monde et de toutes les nationalités. Egoïste, elle vit en marge de ce que les algériens vivent dans leur quotidien. Elle semble ignorer même les mutations sociopolitiques qui s'opèrent au sein de la société algérienne des années 90.

Hamid Sallal, le bras droit de Junior, ancien boxeur, porte deux noms : Hamid et Sallal. Hamid en Arabe veut dire qui « loue Dieu ». Mais dans le roman, le personnage de Hamid loue Junior, qu'il lui voue une adoration sans limites en affirmant : « Je ne permettrais pas même au bon Dieu de toucher à un seul cheveu de Junior. C'est mon Junior à moi, rien qu'à moi. C'est mon Pérou, mon bled à moi, il est toute ma raison d'être »⁴¹.

Hamid Sallal est « Médaille d'or aux Jeux méditerranéens, vice-Champion du monde militaire, vice-champion d'Afrique, deux fois champion du monde arabe, deux participations aux jeux olympiques »⁴². Cependant, Hamid Sallal en échouant comme garde-corps et homme à tous faire du fils des Raja, révèle les difficultés qui sévissent dans le corps du sport algérien et qui empêchent les sportifs algériens d'aller jusqu'au bout de leurs ambitions et de leurs carrières.

L'imam Younes, l'imam de la mosquée de la Casbah, son non Younes est dérivé de l'arabe « uns » qui signifie intimité entre Dieu et l'homme, ce qui engendre la tranquillité de l'esprit et de l'âme. N'est pas ce qu'a éprouvé Nafa après son entretien avec

⁴¹Yasmina Khadra, *A quoi rêvent les loups*, Julliard, Paris, 1999, p.77.

⁴²*Ibid*; p.37.

l'imam Younes après le drame qu'il a vécu dans la forêt de Beïnem ? L'imam Younes par ses paroles calmes et sages a su apaiser l'âme tourmentée de Nafa et le guider vers le chemin de la paix et de la sérénité.

Nabil Ghalem, le compagnon de Nafa dans le milieu Islamique de la Casbah et le chef du comité de jeunes islamistes du quartier, son nom Ghalem, de l'Arabe «El ghoulou » ne caractérise effectivement pas ce jeune homme de vingt ans ? Un être excessif, extrémiste qui emploie des méthodes musclées pour arriver à ses fins et qui n'a pas hésité à tuer sa sœur Hanane parce qu'elle a participé à une marche de protestation contre les agressions intégristes envers les femmes algériennes.

Hanane, la sœur de Nabil Ghalem est un cadre dans une entreprise. Son nom signifie la tendresse, la compassion et la bénédiction .Elle est tuée par son frère Nabil lors d'une manifestation féminine contre les extractions intégristes .En dotant ce personnage féminin d'un nom aux connotations douces l'auteur compatit au sort tragique des femmes pendant la décennie noire et à travers elle toutes les femmes algériennes victimes de la violence aveugle des années 90. Le narrateur compatit avec le sort de Hanane dans les propos suivants « une vierge venait de s'éteindre, pareille à un cierge dans une chambre mortuaire, comme s'éteignent les joins à l'heure où se crucifie le soleil aux portes de la nuit »⁴³.

Mme Raïss, la collègue de travail de Hanane, porte un nom qui signifie « président » en Arabe, c'est une femme qui assume pleinement sa modernité. C'est elle qui a encouragé Hanane à sortir dans la rue pour réclamer son émancipation et sa liberté et de lutter contre les enclaves posées par les intégristes. Cette liberté que le pouvoir lui a attribuée en lui permettant d'organiser une manifestation pour les droits de la femme.

Hanane et Mme Raïss, deux figures féminines du mouvement d'émancipation des femmes de leur génération s'opposent aux deux autres personnages féminins de l'action armée ; Hind et Zoubaïda.

Hind dont le nom rappelle celui de HindBintUtba, épouse d'Abû Sufyâne et mère du calife Muâwiya. Celle qui a combattu le prophète Mohamet (que la paix soit sur Lui) avec acharnement et dureté. Cet acharnement même qui caractérise Hind le personnage

⁴³*ibid*; p.117.

de «À quoi rêvent les loups » ainsi que son mari Soufiane (il porte le même nom que Abû sufyâne) à tuer des juristes, des intellectuels et des hommes d'affaires.

La dureté légendaire de Hind n'a d'équivalent que l'intelligence connue de Zubaïda, l'épouse d'Haroun El Rachid, le calife El Abassi, dont le nom est porté par la femme d'Abdel Jalil, un des émirs des groupes islamistes dans le maquis. Zubaïda devient l'épouse de Nafa après la mort d'Abdel Jalil lors d'une embuscade de l'armée algérienne. C'est elle qui a conduit Nafa à sa perte en lui suggérant le massacre de tout un village pour avoir la grâce de Chourahbil l'émir chef du groupe armé. Elle assiste elle-même à la tuerie en criant : «N'épargnez ni leur avortons ni leurs bêtes »⁴⁴. Zoubaïda est venue s'offrir à Nafa après le décès de son mari en lui promettant gloire et richesse en l'épousant. Mais sa promesse de trouver le trésor d'Abdel Jalil n'était qu'une ruse pour s'enfuir à la ville.

L'auteur en assignant des noms tels que Hind, Zoubaïda, Soufiane ancrés dans la culture arabo musulmane semble faire appel à la compétence culturelle du lecteur, à son savoir encyclopédique pour trouver la signification de ces noms ainsi que leurs symboliques, sans oublier qu'ils sont démarqués par la période des années 90 et la montée du mouvement islamiste. Ce qui le prépare à mieux s'inscrire dans le roman et lui réserve une meilleure réception.

2.2. Les personnages et leurs portraits :

Comme le nom des personnages est porteur d'information, la description l'est autant que lui. Les détails physiques et les aspects moraux suscitent certains types de comportements, « Le costume est toujours un moment hyper important dans la construction d'un personnage. »⁴⁵

La description d'un personnage permet à l'auteur de dessiner son portrait physique, social, moral et psychologique pour fonder son caractère et amorcer ses faits et gestes pour la suite des événements. La description est liée à un discours qui explique et enseigne, qui interprète et transfigure .Elle est à la fois des balises d'informations et d'indices pour la suite de la trame romanesque et des amorces pour une meilleure compréhension du roman.

⁴⁴*Ibid*; p.262.

⁴⁵ Romane Bohringer/Evene.fr 2006 (www.lefigaro.fr consulté le 10-06-2016).

Ainsi, Nafa Walid est un bel jeune homme de 26 ans aux yeux bleus et à la démarche désinvolte. C'est un être courtois, réservé, aimable, soigné et jaloux de sa réputation de «bel homme ».

À Bab El-Oued, dans la Casbah, du côté de Soustara et jusqu'aux portes de Bachjarah, partout où je me manifestais J'incarnais le mythe naissant dans toute sa splendeur. Il me suffisait de me camper au beau milieu de la rue pour l'illuminé de mon regard azuré. Les vierges languissant d'apercevoir ma silhouette, les ringards du coin s'inspiraient de ma désinvolture pour se donner une contenance et rien ne semblait en mesure de résister à la force tranquille de ma séduction.⁴⁶

Nafa est un être rêveur, ambitieux qui n'était pas très porté par les études (d'ailleurs ratées) mais espérait par contre devenir un jour un acteur international. Le bleu azuré de son regard ne porte-t-il pas ce rêve au fond de ses prunelles ? Etant donné que la couleur bleue est la couleur du rêve, d'évasion, de l'élévation vers le divin. Nafa ne se considère-t-il pas comme «une divinité»⁴⁷, que Dieu lui a-t-il donné la beauté et la santé juste pour être un artiste ? Mais le destin en a décidé autrement pour lui. Au lieu d'emprunter le chemin de la renommée et les feux de la rampe, il a suivi la voie du sang et de la violence.

La personne qui détenait les comptes de ce réseau d'aide aux familles dans le besoin est Omar Ziri. Ce dernier était avant les événements d'Octobre 1988, un être aux biceps tatoués aux ancrs glauques. Il portait

Un béret basque désinvolte sur l'oreille et le cran d'arrêt à la ceinture. Il était accoutré à la langueur d'année d'un bleu pelé aux genoux et d'un tricot de matelot usé jusqu'à la trame par les tiraillements d'une bedaine difforme. Toujours un mégot à la bouche et d'une humeur renfrognée, il ne savait pas dire merci et considérait le fait de demander pardon comme la plus vile des dérobadés.⁴⁸

Il était le patron d'une gargote qui se transforme en un «Resto de cœur » pour les mendiant et les plus démunies au lendemain de l'avènement du FIS. C'est le stéréotype du personnage «profiteur qui change d'idéologie selon ses intérêts ». Il fut tué par les islamistes parce qu'il puisait dans les fonds du mouvement pour élever sa villa à Cheraga.

Zaweche était «le pitre » de la Casbah. Il jouait le rôle de «l'idiot de village »⁴⁹. Il a été surnommé Zaweche car il évoquait un héron avec ses jambes longues et frêles, son

⁴⁶Op.cit, pp.21-22.

⁴⁷Ibid; p.31.

⁴⁸Ibid; p.104.

⁴⁹Ibid; p.139.

buste court, son dos voûté avec un profil d'échassier. C'est un être indésirable aux vieux et qui usait de ridicule auprès des jeunes pour se faire remarquer. Il était proche du mouvement islamiste.

Zaweche fut abattu à la veille d'une fête nationale alors qu'il tentait de s'introduire de sa propre initiative dans un cantonnement militaire. Après sa mort, il fut relevé au rang des « martyres » par les gens de la Casbah.

Omar Ziri a été assassiné sous le regard de Salah l'Indochine ; l'agent recruteur des groupes armés. C'est un vieillard décharné qui a fait la guerre d'Indochine (d'où son surnom de Salah l'Indochine). Il a participé à la révolution algérienne de 1954 et à la guerre des frontières contre les Marocains en 1963. C'est un être cruel et terrible qui a assassiné ses victimes avec détermination et cruauté. C'est Salah l'Indochine qui va conduire Nafa Walid et nombre de partisans de l'action armée vers le maquis où ils vont rejoindre les groupes armés.

Avant de monter au maquis, Nafa a commis une série de meurtres dont le premier est un juriste, sous la tutelle d'un groupe spécialisé dans l'assassinat des « fonctionnaires de l'autorité juridictionnelle », des « communistes » et des « hommes d'affaires ». Ce groupe était sous le commandement de Sofiane, un bel homme de vingt-trois ans grand et athlétique. Il a une longue chevelure fillasse qui lui donne une allure chevalière. Avec son visage d'enfant et son sourire désarmant, il charmait aussi bien son entourage que ses victimes. Son groupe se composait de huit éléments choisis avec soin ; des jeunes de moins de vingt-deux ans, issus de familles de notables et d'industriels, leur poste central se trouve à l'université.

Soufiane est aidé par sa femme Hind dans ses activités, c'est elle qui conduisait la voiture lors des attentats en s'habillant à l'occidentale. Elle est de quatre ans l'aînée de son mari, c'est une « théopathe »⁵⁰, froide et acariâtre, elle était très pâle possédant une longue chevelure noire, elle n'aimait ni les bijoux ni la familiarité. Elle exerçait une influence inouïe sur le groupe.

Ce groupe a assassiné Rachid Derrag, le metteur en scène de nombreux films dont « les Enfants de l'aube » où Nafa a joué un petit rôle à côté de Mourad Brik (un acteur –

⁵⁰*ibid*; p.189.

escroc qui a joué un mauvais tour à Nafa en lui volant son argent après lui avoir promis une bourse du centre culturel Français pour un stage en France) .

Rachid Derrag est un cinéaste originaire de Tadmait, il est venu à Alger dans les années 70 pour faire du cinéma qu'il a étudié en Russie. Ça n'a pas été la grande gloire pour lui ainsi que pour nombreux artistes algériens à l'ombre des conditions socio-économiques et politiques de l'Algérie des années 90 «son unique costume trahissant à lui seul, la déchéance d'une génération d'artistes appauvrie pour mieux être assujettie »⁵¹.

Rachid Derrag n'est pas le seul artiste à être assassiné dans le roman. Il y a aussi Sid Ali le poète, « le chantre de la Casbah ». Il était considéré comme le plus grand poète après El-Moutanabbi pour les gens de Sidi Abderahmane .Il a été assassiné par les groupes armés.

Le personnage de Sid Ali le poète représente la conscience avertie de la société. Il est le porte-parole de la conscience collective. C'est un personnage révolté mais impuissant, il ne provoque aucun événement, ils subi simplement le cours des choses, il assiste à la métamorphose du réel sans aucune participation de sa part. La conception du personnage de Sid Ali le poète, semble trahir la préoccupation de l'auteur concernant la marginalisation et l'oubli dans lesquels se trouve l'élite de la société algérienne.

La dimension intertextuelle du personnage de Sid Ali le poète évoque un autre personnage ; l'homme de la Mandoline, Yahia qui déclarait que : «l'âme d'une nation se sont ses artistes ; sa conscience ; ses poètes ; sa force ; ses champions »⁵².

C'était un musicien qui jouait à la mandoline avant qu'il ne devienne chauffeur des Ben Sultane, une riche famille algéroise, pour nourrir sa famille. Il adhère au discours des groupes islamistes et devient un de leurs combattants fervents avant qu'il ne soit exécuté par son émir pour ses tours de magie.

Soufiane était l'émir d'un groupe civil qui s'active à la ville d'Alger tandis que Chourahbil était l'émir d'un des groupes armés que Nafa a connu au maquis. Chourahbil est «un énorme gaillard à la toison moutonnante nanti d'une force herculéenne capable d'assommer un âne d'un coup de poing »⁵³. C'est « un vétéran de l'Afghanistan »⁵⁴. Sa troupe est composée majoritairement de parents et de voisins (il était natif de la région).

⁵¹Yasmina Khadra, *A quoi rêvent les loups*, Julliard, Paris, 1999, p.134.

⁵²*Ibid*; p.58.

⁵³*Ibid*; p.58.

⁵⁴*Ibid*; p.58.

Il régnait en maître sur sa circonscription en assumant les fonctions de maire, de juge, de notaire et d'imam en même temps.

Chourahbil est secondé par son cousin Abdel Jalil, « un authentique géant si colossal qu'on ne trouvait pas de chaussures à sa pointure. Haut et large, des cartouchières en sautoir avec une chevelure tressée »⁵⁵. Il faisait trembler ses hommes de peur rien qu'en plissant les yeux. Il commandait la section itinérante de l'unité. C'est lui qui a nommé Nafa « émir » à la tête d'un groupe armé. Il succombe suite à une blessure contractée par le fusil d'une fermière.

Sa femme Zoubaida est belle et grande avec une longue chevelure. C'est une femme de fer, dure et ambitieuse. La première fois que Nafa l'a vu, elle était « sanglée dans une tenue bariolée, les pieds dans des espadrilles et le pistolet à la ceinture »⁵⁶. Elle devient sa femme après la mort d'Abdel Jalil.

Doter les personnages de « À quoi rêvent les loups » de caractéristiques relatives à l'apparence physique, à la personnalité, à l'idéologie et à l'histoire individuelle, c'est faire entrer les personnages dans un système de relations internes échafaudé par le narrateur. Ils orientent le lecteur lors du processus de la lecture en lui permettant de représenter les personnages dans son monde de référence puisé dans le réel algérien des années 90, ainsi la réception du roman sera facilitée par la représentation des personnages dans l'horizon d'attente du lecteur.

En conclusion, Les personnages de « À quoi rêvent les loups » traversent la trame romanesque avec leurs conflits, leurs tensions et leurs alliances. Ils évoluent, se transforment au rythme des événements qui parcourent le roman, en fonction de l'espace qui les abritent. L'ambition de Yasmina Khadra de peindre la société algérienne des années 90 va au-delà de murmurer le réel de ses personnages, ils les noient dans la réalité sociale, politique, culturelle et idéologique de la dernière décennie.

3. Etude de l'espace

H. Mitterrand : « C'est le lieu qui fonde le récit...c'est le lieu qui donne à la fiction l'apparence de la vérité »⁵⁷

Un roman peut présenter un espace ouvert et des lieux diversifiés ou bien un espace restreint et un lieu unique. Les choix effectués par un auteur peuvent offrir de nombreux aspects symboliques. Un lieu, par exemple, peut symboliser l'enfermement ;

⁵⁵ *Ibid* ; p.232.

⁵⁶ *Ibid* ; p.249.

⁵⁷ Henri Mitterrand, le discours du roman, vendome, 1985.

une période comme la nuit peut signifier l'angoisse ; une saison la tristesse ou le bonheur. Cette saison, cette période peuvent représenter l'état d'esprit du héros.

L'espace dans ce roman a une fonction importante, celle de permettre à l'action de se dérouler, c'est là où les personnages évoluent et agissent et permettent à l'Histoire de suivre son cours. Comme il retrace l'histoire de la violence à travers le roman.

3.1. Les hauteurs d'Alger

Charles Bonn : « *La ville, désirée ou refusée, hostile ou familière, est l'une des dimensions essentielles du romanesque moderne.* »⁵⁸

« À quoi rêvent les loups » de Yasmina Khadra dont l'histoire se passe pendant les années 90, est un roman inscrit dans un espace prédominant ; la ville d'Alger. Cette dernière est le lieu de support du récit. Les noms précis des rues, des quartiers, des places rappellent l'espace réel et donnent au roman un ancrage réaliste et authentique.

Chaque nom de lieu donne au lecteur l'impression que sa lecture a une relation avec le réel géographique, du moment que les lieux du roman peuvent ancrer le récit dans le réel, donnent l'impression qui le reflètent.

Donc, Alger est la toile de fond du récit. Tous les lieux relevés dans le roman ont leurs correspondants dans la réalité, la Casbah, Bab El-oued, Soustara, Kouba, Benaknoun, Port-Saïd... . Ce sont tous des lieux que le lecteur peut repérer ou inscrire sur une carte géographique.

Alger est le lieu d'une tension qui cherche le moindre prétexte pour sombrer dans la violence et l'agression car elle oscille entre deux univers, ceux de la dichotomie riche/pauvre. Elle marque l'habituel clivage entre ville haute et quartiers populaires.

L'espace des riches est suspendu sur les hauteurs d'Alger « un petit bout de paradisiaques chaussées impeccables et aux trottoirs aussi larges que des esplanades, jalonnés de palmiers arrogants »⁵⁹.

Cette scène évoque celle de Beverley Hills, le quartier chic de Los Angeles, la ville américaine. Ce quartier est habité par des personnalités célèbres dans le monde du cinéma, la musique et les affaires. Le narrateur en évoquant Beverley Hills semble vouloir donner une authenticité et une crédibilité à son récit. La similitude de la description des deux espaces (même s'ils sont éloignés géographiquement) a amené apparemment le chauffeur de l'agence de recrutement, à ironiser en déposant Nafa Walid, le personnage

⁵⁸ Charles Bonn, *la littérature algérienne de langue française et ses lectures*, Sherbrook (Canada), 1974, p.251.

⁵⁹ Yasmina Khadra, *A quoi rêvent les loups*, Julliard, Paris, 1999, p.24.

principal du roman, devant la résidence des Raja où il devait commencer son premier travail en tant que chauffeur : « Bienvenue à Beverley Hill »⁶⁰.

La résidence des Raja est un espace où respire la richesse, l'opulence. « Elle déroulait sa féerie de l'autre côté de la cité, face au soleil avec sa piscine en marbre bleuté, ses cours dallées que l'on pouvait contempler de la rue et debout au cœur de ses jardins, semblable à une divinité veillant sur ses édens, le palais tout droit tiré d'un conte oriental »⁶¹.

Dans ce nouvel espace (la résidence des Raja) s'ouvre devant Nafa : rues, plages, clubs, boîtes de nuits qui vont le transporter dans un autre monde que celui qu'il avait l'habitude de fréquenter à la Casbah et Bab El-Oued. La résidence des Raja est un lieu-découverte pour Nafa dans l'univers huppé des gens fortunés.

Cette vie aisée ne va pas durer longtemps, Nafa se trouve basculé dans un événement dramatique au sein de forêt de Beïnem, cette forêt est un lieu- basculement dans la vie de Nafa Walid. C'est dans cet espace ouvert où il a assisté au massacre du corps d'une adolescente (amie de Junior, le fils des Raja), morte d'une forte dose de drogue procurée par Hamid Sallal ; le bras droit de junior, Nafa n'a pas pu supporter la scène terrible dont il était témoin, sa nature sensible et sa vocation d'artiste se sont heurtées à tant de violence et d'horreur.

Ce drame dans la forêt de Beïnem a souligné le début du basculement de la destinée de Nafa. Il a marqué un pas décisif quant à la voie qu'il allait emprunter par la suite ; celle de la tuerie féroce puisque les lieux signifient aussi des étapes de la vie, l'ascension ou dégradation sociale. Pour Nafa, c'était plutôt la Dégradation, cet acte cruel l'a transformé d'un être rêveur, sensible en un être sanguinaire.

3.2. La Casbah :

Après l'événement tragique de la forêt de Beïnem, Nafa se réfugie dans sa maison à la Casbah. La maison paternelle est décrite comme « une vieille bâtisse de trois pièces. On s'y serre les coudes »⁶². C'est un espace clos, où il vit avec ses parents et ses cinq sœurs. C'est un lieu peuplé par les grognements quotidiens du père de Nafa, de la soumission de sa mère et la souffrance silencieuse de ses sœurs. La maison familiale censée apaiser la tourmente de Nafa, ne fait que l'aggraver par l'atmosphère d'insatisfaction et de misère qui y règne.

⁶⁰*Ibid ; p.24*

⁶¹*Ibid ; p.24*

⁶²*Yasmina Khadra, A quoi rêvent les loups, Julliard, Paris, 1999 ; p.68.*

Nafa trouve la paix dans la mosquée de la Casbah aidé par l'imam Younes. La Casbah est le lieu où se passent la plus part des actions du roman. C'est un lieu-symbole: symbole des traditions et des coutumes d'Alger, symbole de la révolution algérienne. Dans « À quoi rêvent les loups », la symbolique de la Casbah revêt plusieurs apparences : celui de la misère socio-économique dans laquelle vivent ses habitants et le tumulte politique qui l'a secoué et a déclenché l'action armée pendant les années 90.

Nafa croyait qu'il allait trouver la sérénité dans les ruelles de la Casbah après le drame de Beïnem, mais les événements qui s'y déroulèrent, le bousculèrent et l'entraînèrent dans l'engrenage de la violence et la terreur.

3.3. La dichotomie : bidonville / villa

Nafa impliqué par les événements prémisses du drame algérien, se trouve poursuivi par la police, Il s'abrite dans un bidonville d'El Harrache où vit Salah l'Indochine, il y reste pendant un moment avant qu'il ne rejoigne le groupe de Sofiane. Il y retourne une seconde fois pour monter au maquis guidé par Salah l'Indochine, un ancien maquisard de la guerre de libération algérienne.

En voyant le bidonville pour la première fois, Nafa était bouleversé par la misère qui règne aux portes d'Alger (El Bahja). Il voyait :

des centaines d'horribles gourbis s'amoncelaient sur le terrain vague: toitures défoncés, enclos bricolés avec des plaques de tôle ondulé et de morceaux de voitures, fenêtres découpées dans des caisses, recouvertes de Plexiglas poussiéreux et de cartons pourris, flaques de rinçures grouillantes de bestioles, fourgons désossés couchés en travers des «patios» monticules d'ordures ménagères, et au milieu de cet univers dantesques, des spectres quasi détritivore serraient, le regard tourné vers l'intérieur de leur crâne, la figure tendue comme une crampe.⁶³

Le bidonville est un espace pour marginaux. C'est un lieu qui représente parfaitement l'abîme qui sépare les deux communautés qui abritent Alger, la collectivité riche et opulente résidant sur les hauteurs et la collectivité pauvre et démunie installée dans les quartiers bas et les lisières de la ville. En raison de son apparence misérable et négligée, le bidonville devient un lieu- passerelle vers le maquis où s'activent les groupes islamistes armés.

D'un bidonville d'El Harrache, Nafa est passé à la villa de Soufiane« une superbe villa juchée sur un verger, au haut de Benaknoun »⁶⁴. C'est dans ce lieu que Nafa a

⁶³*ibid*; p.174.

⁶⁴*ibid*; p.189.

commis son premier meurtre, celui d'un magistrat ainsi que les autres meurtres en collaboration avec les membres de groupe de Sofiane. Ce dernier est spécialisé dans l'assassinat des juridiques, des intellectuels et des hommes d'affaires. C'est aussi dans ce lieu où il a assisté à l'élaboration de l'assassinat de Rachid Derrag le cinéaste ainsi qu'à son élimination physique.

La villa de Soufiane malgré son apparence paisible d'un foyer conjugal, celui de Soufiane et Hind, est un centre opérationnel d'attentats contre des hommes juridiques. Pour Nafa, la villa de Soufiane est un lieu- apprentissage pour son activité armée. C'était une étape transitoire voire décisive qui l'a préparé à son départ pour le maquis afin de s'intégrer physiquement et idéologiquement.

3.4. Le maquis

« À quoi rêvent les loups » donne une autre interprétation du maquis dans les années 90 ; le maquis, espace fondamental de la guerre de libération algérienne est un lieu mythique qui revêt beaucoup de valeurs ; l'espace de lutte, de sacrifice et de bravoure.

Le maquis ou « Djebel », lieu de combat contre la colonisation française pendant la révolution algérienne, devient un espace d'action pour les groupes islamistes armés, dès lors « l'appréciation » du maquis se trouve modifiée, c'est un Lieu transformation pour Nafa Walid.

Cette transformation de la symbolique du maquis est faite par le biais de Salah l'Indochine qui « connaît le maquis mieux que ses poches »⁶⁵. C'est lui qui assume la transition du maquis comme un lieu positif, accessible au temps de la guerre de l'indépendance vers le maquis, lieu négatif, interdit, inaccessible pendant la décennie noire.

C'est au maquis où s'affirme désormais le destin de Nafa Walid en tant que membre des groupes armés puis comme « émir » d'un de ses groupes. Son destin ensanglanté s'achève dans un appartement de la banlieue d'Alger W un lieu - fin où il a été dénoncé ainsi que ses compagnons.

3.5. D'autres lieux

Le recensement des lieux- jalons dans le parcours narratif de Nafa Walid ne fait pas exempte de la description d'autres lieux notamment la maison de Sid Ali le poète et

⁶⁵Yasmina Khadra, *A quoi rêvent les loups*, Julliard, Paris, 1999 ; p.176.

le bureau de Rachid Derrag, le metteur en scène. La description de ces deux espaces est un vif témoignage des conditions socio-économiques dans lesquelles vivent les artistes algériens (toutes catégories confondues) pendant les années 90.

La maison de Sid Ali :

Tenait de la geôle, les murs étaient nus, rêches au toucher, ils n'avaient pas connu une couche de peintre depuis très longtemps. La pierre centenaire brillait dans la pénombre. Le plafond était haut, bigarré de salpêtre. Le carrelage ébréché était pansé, çà et là, par des toisons de brebis. Une lucarne filtraient une lumière livide, tranchante comme un couperet, qui dévoilait des tapis dans les encoignures, une mandoline, une jarre, des manuscrits et la carapace d'une tortue géante.⁶⁶

La misère qui règne dans la maison du poète trouve son écho dans le bureau du Rachid Derrag. Ce dernier

Etant exigü, juste un cagibi malodorant où s'entassaient des tiroirs métalliques superposés, deux fauteuils en cuir synthétique pelé, une table entaillées et des étagères chargées de grimoires aux pages racornies. Les semelles de chaussures imprimaient nettement leur empreinte sur le parquet poussiéreux. Au mur, l'affiche de (chronique des années de braise) jaunissait.⁶⁷

La description de ces deux espaces d'une façon très détaillée avec des signes révélateurs du vécu difficile des deux artistes, laisse supposer que l'auteur estime qu'une des composantes du drame algérien des années 90 est la mise en demeure du talent, du don des hommes capables de bouleverser le monde avec la magie du verbe et le pouvoir de l'image.

En récapitulatif, les lieux cités dans l'œuvre : les rues, les quartiers, les clubs sont tous des espaces familiers au lecteur algérien. Ils ne sont que l'éclatement du lieu principal de l'action à savoir, Alger. La capitale de l'Algérie se trouve au cœur de la trame romanesque avec ses quartiers populaires et ses belles avenues, marquant la distance qui existe entre les gens d'une même ville.

Le changement d'espace dans le roman est en relation directe avec le cheminement du personnage central du récit Nafa Walid et de l'Histoire de l'Algérie. Alger représente un espace éclaté à l'image de la société algérienne, de l'Algérie qui connaît elle aussi une métamorphose, celle de la douleur et de l'horreur. L'espace a donc une charge symbolique importante car révélatrice des nombreuses mutations historiques.

⁶⁶ *Ibid*; p.93.

⁶⁷ *Ibid*; p.131.

4. Etude du temps

Le roman de Yasmina Khadra, « À quoi rêvent les loups » est marqué de références historiques qui tissent une trame fortement ancrée dans les événements violents et sanglants de l'Algérie.

« À quoi rêvent les loups » est amplement inscrit dans la réalité socio-historique des années 90. Il mène le lecteur, tout au long du récit à suivre les différents événements qui ont secoué l'Algérie à travers le parcours narratif du personnage principal Nafa Walid dont la destinée se trouve complètement changée, en même temps que la mutation qui s'opère au sein de la société algérienne sous le poids des événements de la décennie noire.

Comme mentionné auparavant Le roman de Yasmina Khadra raconte l'histoire de l'Algérie contemporaine à travers le récit d'une histoire individuelle, celle de Nafa. L'auteur y esquisse l'actualité dramatique d'un pays qui aspire enfin à la paix après une longue guerre de libération contre la colonisation Française. « À quoi rêvent les loups » introduit le lecteur dans le climat qui a régné à Alger (la capitale du pays est donc le cœur de tous les événements) au début de l'éclatement de la crise politique et le déclenchement de l'action armée. Des événements tels que les élections communales, les élections législatives, la grève générale lancée par le parti politique FIS et l'arrêt du processus électoral après le premier tour des élections législatives sont évoquées dans le roman.

En s'appuyant sur ces repères historiques dans le récit, Yasmina Khadra voulait doter son roman d'une épaisseur historique non contestable et convaincre le lecteur de la vérité de sa fiction.

L'auteur ne se contente pas d'évoquer les événements avatars du drame algérien avant et après l'arrêt du processus électoral .Il évoque aussi les manifestations d'Octobre 1988 dans son introduction du personnage d'Omar Ziri dans la narration. Ce dernier adhère au discours idéologique islamiste après les événements d'Octobre. Sa vie se trouve changée ; d'un patron d'une gargote minable à un homme important dans le mouvement islamiste chargé de la collecte des fonds. Ce qui ne lui a pas épargné une mort violente causée par sa corruption.

Salah l'Indochine, ce vieil homme a préféré être un recruteur des groupes armés que de porter le titre d'un ancien combattant de la guerre de l'indépendance.

Nafa Walid, le héros du roman, dont la vie se trouve basculée au rythme des événements qui ont marqué les dix dernières années, d'un «chauffeur » d'une famille riche et influente à un «émir » d'un groupe armé.

Le lecteur est mis en connaissance de la période historique du récit dans la première partie du roman (le grand Alger) à travers un dialogue entre Nafa et Sonia, la fille des Raja (p 45) quand il était allé l'accueillir à l'aéroport après son retour de Genève. La conversation tournait autour du parti politique FIS, le Front Islamique du Salut et sa victoire aux élections communales. Le lecteur déduit de leurs propos qu'il s'agit de l'année 1991. D'après la conversation, Sonia semble avoir peur de la victoire du parti politique FIS aux élections, elle craint pour sa liberté et pour son émancipation du projet islamiste, tout autant que Hanene, la sœur de Nabil Ghelem et Mme Raïss. Ces femmes qui voyaient dans le discours islamiste une entrave pour leur liberté durement acquise au sein de la société aux moyens de l'instruction et du travail.

L'inscription dans le temps permet de situer la trame romanesque dans une période historique déterminée. L'histoire forme autour de l'œuvre un cadre prévisible et construit un système d'attentes réduisant les possibles. Ainsi, la chronologie romanesque dans « À quoi rêvent les loups » est aisément constituable par le lecteur connaisseur des événements marquants de l'histoire de l'Algérie des années 90 en s'aidant des indications que l'auteur donne à travers le déroulement des événements. Une date aussi explicite que «le Mercredi 12 janvier 1994, à 7 h 35 »⁶⁸a pour effet d'engager le récit dans le temps du réel, en même temps qu'elle annonce un événement important dans le parcours de Nafa. Au fait, elle est la date du premier meurtre commis par lui, celui d'un magistrat devant la porte de sa maison et devant les yeux de sa petite fille.

Cette date précise est d'ailleurs la seule que l'auteur avance dans le récit. Il semble marquer par cette date la voie de non – retour que Nafa devait emprunter par la suite, en tuant un être humain sans défense qui sera le premier d'une longue liste de meurtres et d'assassinats.

Donc, la date précise dans le roman est le signal linguistique que quelque chose commence, équivalent d'une prolepse et d'une promesse d'action il va se produire un

⁶⁸*ibid*; p.15.

événement remarquable qui mérite d'être raconté, car il est un moment du drame, sans quoi le narrateur ne prendrait pas la peine de préciser le jour.

L'auteur utilise d'autres marques temporelles dans le récit telles que «cette matinée de Mars», «Durant deux semaines », «ça fait dix ans », «après plus de deux années de séparation». Ces indices temporels assignent à l'histoire une durée et une époque : «les dates précises renvoient à des entités immuables qui mettent en place un repérage dans l'absolu et deviennent des points d'ancrage auxquels renvoient les indices de fiction ». En somme, la narration est construite autour d'un fil chronologique auquel se greffent dates, indications et références temporelles qui prêtent au roman son effet de réel.

Cependant, « À quoi rêvent les loups » ne commence pas par un ordre chronologique logique, le roman débute plutôt une entrée «au milieu » de l'action. Les informations complémentaires sont données à la fin du roman. L'entrée « in medias RES » est un des cas les plus courants d'«anachronismes narratives », autrement dit perturbations de l'ordre d'apparition des événements.

Il existe deux types d'anachronies narratives : l'anachronie par anticipation appelée «prolepse»⁶⁹ qui consiste à raconter ou évoquer à l'avance un événement ultérieur et l'anachronie par ré-retours en arrière qui permettent d'évoquer après coup un événement ultérieur appelée «analepse » ou «anaphore » qui consiste dans les retours en arrière qui permettent d'évoquer après coup un événement antérieur.

Dans les deux cas, les anachronies narratives visent l'éveil et la curiosité du lecteur et jouent la fonction d'accroche de son attention. L'entrée « in medias RES » de « À quoi rêvent les loups » fait pénétrer le lecteur dans une histoire en cours sans aucune introduction où il se trouve sous- informé. Le lecteur reste sur son insatisfaction qui s'apaise au fil de l'histoire pour arriver à la fin dans la dernière page.

Des noms des personnages sont donnés comme Abou Tourab, Ali, Doujana, Handala. Seul le personnage- narrateur reste anonyme ; il est appelé « émir » par Abou Tourab. Ce n'est que plus tard, au fil de la narration que le lecteur saura qu'il s'agit de Nafa Walid.

⁶⁹ G. Genette, *Les structures temporelles du récit*, 1972, p.77. (Consulté sur www.Helsinki.fi le 30-06-2016).

Des indications du temps sont données au début du roman comme «Il est 6 heures du matin», ainsi que les lieux de l'action tels que «Alger », «l'immeuble a été évacué aux premières heures de l'accrochage »⁷⁰.

Néanmoins, le lecteur pendant l'acte de lecture, ne connaît pas les rapports qu'entretiennent les personnages ni comment ils ont échoué dans ce lieu et à ce temps précis. Il attend que l'auteur lui fournisse des explications pour qu'il se projette dans la trame narrative. Ce n'est qu'au fil de la lecture du récit que le lecteur peut nouer les bribes de l'histoire et c'est vers la dernière page que le lecteur accède à la réponse de l'énigme posée au début du roman.

Ainsi, la fin et le début de « À quoi rêvent les loups » se répondent pour orienter la lecture, combler l'attente du lecteur et donc le préparer à mieux recevoir le roman. Dans une autre optique, être un récit de fiction n'a pas empêché « À quoi rêvent les loups » de revêtir une dimension historique qui le situe pleinement dans les événements réels de la dernière décennie. Le roman peint un portrait chronologique des faits réels en corrélation avec l'évolution des personnages du récit.

L'auteur soumet les personnages à l'effet du temps en faisant en sorte qu'ils subissent son impact sur leurs destins. Une sorte de parallélisme est donc instauré entre les personnages, en particulier, le personnage principal Nafa, ses actions, ses problèmes et ses bouleversements psychologiques et idéologiques et les événements historiques des années 90. Le lecteur peut alors mettre ses connaissances historiques et politiques au service de l'histoire racontée pour mieux appréhender les personnages et reconnaître les moments historiques du roman. Dès lors, la lecture du roman se trouve grandement facilitée et le processus de la réception activée.

Pour conclure, la datation précise et l'évocation des événements historiques sont d'une grande nécessité pour suivre l'évolution des personnages et leur donnent un ancrage réel dans le monde de référence du lecteur. Ce dernier utilisant tout son savoir et ses connaissances de la décennie 90, va procéder à l'actualisation du sens et s'inscrire dans le roman avec tout son poids informationnel.

⁷⁰Op.cit., pp.11-12.

TROISIEME CHAPITRE

La violence dans le roman

III-La violence dans le roman :

1. Les conditions qui ont contribué à l'apparition de la violence dans le roman :

Comme souligné dans les premiers chapitre, la fin des années quatre-vingt-dix a été marqué par la publication de plusieurs textes romanesques qui mettent en évidence des destinées individuelles et collectives dans une Algérie qui fait face à une situation tragique, une nation déchirée par une violence armée contre les diverses couches sociales.

Violence qui n'est pas le fruit du présent mais plutôt la récolte de plusieurs décennies de violences politique exercée par le pouvoir algérien à travers ses institutions idéologiques et répressives, un pouvoir qui a imposé sa domination sans consensus et contre la volonté du peuple.

Dans de telles circonstances aucun élargissement des structures politiques n'est vraiment possible, le monopole de la classe politique issue de l'armée a concentré les pouvoirs économiques, permis le développement en serre de la corruption et s'inscrit ainsi comme une nécessité pour les clans au pouvoir. Les liens qu'elles tissent occupent une place démesurée dans les décisions sociales, économiques et politiques.

Le roman « A quoi rêvent les loups » de Yasmina khadra décrit cette phase importante de l'histoire de l'Algérie indépendante, le roman raconte l'histoire de Nafa Walid qui s'est transformé d'un jeune rêveur « persuadé d'être venu au monde pour plaire et séduire »⁷¹, à un tueur de bébé « pourquoi l'archange Gabriel n'a-t-il pas retenu mon bras lorsque je m'apprêtais à tranché la gorge de ce bébé brulant de fièvre ! »⁷²

C'est un roman dont l'auteur a voulu présenté au lecteur une photographie minutieuse de la situation en Algérie qui est déchirée par la violence et les massacres qui ont régnés. « A quoi rêvent les loups » est considéré comme une autopsie, dans laquelle défile l'âme humaine en proie à la désolation et à l'effroi, et on se pose la question sur le comment et le pourquoi de cette tragédie algérienne.

En effet, dans la première partie du roman qui va de la page 19 à la page 88, le narrateur explore la société algérienne dans ses moindres recoins et transmet au lecteur une photographie fidèle du quotidien de la population et ce à partir de la description

⁷¹ Yasmina Khadra, « *A quoi rêvent les loups* », Paris, julliard, 1999, p.11.

⁷²*ibid.*;

minutieuse de la vie des habitants d'Alger. Par la description talentueuse de deux quartiers de la capitale algérienne, l'un prestigieux et l'autre médiocre, le narrateur plonge le lecteur dans le déséquilibre que vivent les algériens en insistant sur la dégradation économique qui apparaît de manière flagrante :

La voiture parvint tant bien que mal à se soustraire au tintamarre des quartiers insalubres, s'élança sur l'autoroute, contourna la colline et déboucha sur un petit bout de paradis aux chaussés impeccables et aux trottoirs aussi larges que des esplanades, jalonnés de palmiers arrogant. Les rues étaient désertes, débarrassés de ses ribambelles de mioches délurés qui écumant et mitent les cités populeuses. Des villas taciturnes nous tournaient le dos, leur gigantesques palissades dressés contre le ciel, comme si elles tenaient à se démarquer du reste du monde, à se préserver de la gangrène d'un bled qui n'en finissait pas de se délabré.⁷³

En parallèle à cette description d'un quartier chic ou bien « Beverley Hills », l'auteur décrit un autre quartier pauvre :

Nafa préféra ne rien dire et s'enfonça dans la venelle tortueuse dont les mouches, crevassés et ruisselantes d'eau usée, dégringolaient vers les soubassements. Les monticules d'ordures que grillait le soleil et qu'assiégeaient d'incroyables nuées de mouches, empuantissaient l'air. Nullement dérangés par les exhalaisons, des gamins s'amusaient avec un chiot irrécupérable (...) ils étaient crasseux, les jambes meurtriers, le visage faunesque. Un troisième, les fesses nues et le crâne recouvert d'escarres blanchâtres, escaladait une lucarne aux vitres crevées, sous l'œil impassible des passants. »⁷⁴

Le but du narrateur dans sa description de ces deux espaces complètement différents, pourtant dans la même ville et purement idéologique, celui de pointer le doigt sur le déséquilibre économique et par conséquent social, qui ne peut être que le fruit d'une mauvaise gestion de l'état, et d'un système qui ne se soucie pas des divergences qui s'entrechoquent et créent la division. En décrivant ainsi les deux quartiers d'Alger, le narrateur ne cache pas son choc et sa consternation. Il a voulu être le plus fidèle en insistant sur l'un des aspects multiples de la vie quotidienne de la population algérienne et le déséquilibre sociale et économique apparaît déjà au niveau des habitations.

En effet, l'auteur offre au lecteur d'autres indices sur le déséquilibre et l'aggravation du climat social d'une part, comme il critique le système en place d'un autre

⁷³Yasmina Khadra, « A quoi rêvent les loups », Paris, Julliard, 1999, p.24.

⁷⁴Ibid; p.97-98.

part. A l'instar de la majorité des familles algérienne, le héros narrateur relate la misère dans laquelle vivait sa famille :

La misère de ma famille : cinq sœurs en souffrances, une mère révoltante à force d'accepter son statut de bête de somme et un vieux retraité de père irascible et vétilleux qui ne savait rien faire d'autre que rechigner et nous maudire à chaque fois que son regard se crucifiait au nôtres.⁷⁵

Par le choix de son personnage et de son origine sociale, l'auteur nous plonge pleinement dans le déséquilibre social et tente d'expliquer la complexité algérienne qui se transforme en berceau de la violence avec pour origine la déception de la population représentée dans le roman par Nafa Walid.

En rentrant chez moi, je retrouvais les humeurs massacantes de mon père, planté dans son coin pareil à un sortilège, guettant la moindre futilité pour se mettre à aboyer après son monde. Je le détestais, détestais son dentier moisissant dans son verre, son odeur de malade imaginaire ; je détestais notre taudis où suffoquait mes sœurs dont la pauvreté repoussait les prétendants (...) je détestais l'indigence de ma chambre identique à celle de mon âme, les repas de misère que ma mère improvisait, son sourire qui s'excusait de n'avoir rien à offrir, son regard triste qui m'enfonçait un peu plus chaque fois qu'il se posait sur moi. Je n'en pouvais plus.⁷⁶

A vrai dire, cette situation de misère touche aussi les intellectuels et les étudiants en premier lieu censés être les piliers de la société et l'avenir des nations, sauf que dans un pays livré à la bureaucratie, il se retrouve relégué au rang des (moins que rien). Ceci est montré dans les passages suivant du narrateur : « Dans un pays où d'éminents universitaires se changeaient volontiers en marchands de brochettes pour joindre les deux bouts, l'idée de détenir des diplômes ne m'emballait aucunement »⁷⁷

Et encore : « Une société prédatrice aussi peut attentive au naufrage de son élite qu'aux lézardes en train de ronger sournoisement ses fondations. »⁷⁸

En plus des intellectuels, l'auteur présente le personnage de Hamid Sellal, qui donne une image des déboires et souffrances des sportifs en Algérie, victime de la corruption et la mauvaise gestion des responsables.

⁷⁵Yasmina Khadra, « A quoi rêvent les loups », Paris, julliard, 1999, p.21-22.

⁷⁶Ibid; p.121-122

⁷⁷Ibid; p.21.

⁷⁸Ibid;

Hamid Sellal : « le bled, mon gars, ce n'est pas pour les chevaux de race. Pour y survivre, il faut être ou bourricot ou canasson. »⁷⁹

Il ajoute : « Dans notre bled, ta gloire, c'est chez les petites gens que tu as des chances de la retrouver intacte (...) les officiels, ils te félicitent un soir, et ils t'oublient le lendemain, ils n'ont pas que ça à faire. »⁸⁰

Dans le roman, en plus du personnage principal Nafa Walid, il y'a celui de Yahia, ancien artiste qui travaille comme chauffeur chez une riche famille d'Alger. Tous les deux rêvent de devenir artistes mais apprennent qu'ils vivent dans un pays qui ne soutient pas les ambitions artistiques, comme soutenu dans le roman : « au pays de la prédation, le talent ne nourrit pas son homme. »⁸¹, dans une société qui « est incompatible avec l'art ». Un pays où l'artiste ne trouve pas de reconnaissance pour son art et son talent, comme déclare Yahia :

« Ce n'est pas le peuple qui est ingrat ou inculte. C'est le système qui fait tout pour l'éloigner de la noblesse des êtres et des choses. Il lui apprend à ne pas se reconnaître que dans la médiocrité tous azimuts. »⁸²

Il ajoute qu' :

*Avec le FLN, tout est ignoré. I-gno-ré ! (...) son système est pourri, allergique à toute vocation non voyoucratique. L'art, l'érudition, le génie humain, c'est une dégénérescence maligne qu'il combat à coup de chimiothérapie.*⁸³(Repris selon l'auteur)

En plus des conditions de vie misérables et médiocres, le peuple est spolié de ses droits, surtout celui pour lequel plus d'un million et demi d'algériens ont données leur vies, le droit à la liberté, comme indiqué par l'auteur à travers le personnage de Dahmane dans sa tentative de dissuader Nafa de ne pas dénoncer Junior après le calvaire vécu à la forêt de Bainem:

⁷⁹*ibid*; p.37.

⁸⁰Yasmina Khadra, « A quoi rêvent les loups », Paris, Julliard, 1999, p.38.

⁸¹*ibid*; p.58.

⁸²*ibid*; p.59.

⁸³*ibid*; p.60.

« Notre pays est un état de droit. C'est indéniable. Encore faut-il rappeler de quel droit il s'agit (...) il n'y en a qu'un seul, unique et indivisible : le droit de garder le silence. »⁸⁴

Dans cette partie du roman le narrateur ne fait pas que signaler la privation de liberté au peuple, mais montre aussi la faiblesse du système judiciaire face à la puissance de l'argent.

A travers tous ces passages, le lecteur peut souligner la présence d'une critique virulente du système allant jusqu'au sarcasme qui n'est que le reflet du début de la gangrène dont souffre le pays. A travers cette parole multiple, l'auteur dépeint un pouvoir corrompu, complètement détourné des préoccupations de la population algérienne. Ce système est tout d'abord vu de manière globale car le narrateur ne nomme pas les véritables coupables, il utilise des mots d'ordre général : pays, société, bled. Mais plus loin, il va préciser ces appellations pour designer du doigt les premiers responsables du désordre qui frappe le pays : le système, les officiels, le FLN.

A partir de là, l'écrivain engage une démarche dénonciatrice, car l'état corrompu dont le pouvoir ne s'évalue pas en fonction des compétences constitue un véritable handicap pour un pays qui dégringole car sa véritable unité de mesure demeure dans le degré de menace qu'il exerce.

A la sortie de son roman « A quoi rêvent les loups », Yasmina Khadra déclare :

« Dans notre pays, un système avarié a confisqué l'ensemble des rêves de notre jeunesse pour ne lui laisser que les méandres du cauchemar. Résultat : l'intégrisme. »

Ce mécontentement et la perte de confiance de la population vis-à-vis de son gouvernement, constitue un terrain fertile pour y planter un désir de changement et le discours de Yahia, le joueur de Mandoline en est l'exemple :

Et là, je dis vivement le FIS, kho (...) les islamistes, au moins, ont des chances de nous secouer, de nous lancer sur de grands projets (...) on te laissera te consumer dans ton coin, dans l'indifférence (...) ce que j'attends, c'est le changement, la preuve que les choses s'époussetent, avancent. (...) alors, vivement le FIS, kho...⁸⁵

⁸⁴*ibid*; p.82.

⁸⁵Yasmina Khadra, « A quoi rêvent les loups », Paris, julliard, 1999, p.63.

Les paroles de cet artiste ne sont que le témoignage d'une grande déception qui ne cesse de s'élargir à chaque fois que le citoyen se voit incapable de vivre dans la paix et l'équilibre sociale. D'ailleurs Yahia est le prototype du citoyen algérien, de l'intellectuel ignoré, de l'artiste meurtri par un régime qui ne cesse d'assassiner leur désir de voir leurs conditions s'améliorer. Un citoyen devenu capable de se changer en fanatique juste pour acquérir une vie meilleure, comme Yahia qui devient un « terroriste » et opte pour le surnom de guerre, Issam Abou Chahid et qui déclare dans le roman :

Je me laisserais volontiers pousser la barbe, quitte à m'enchevêtrer dedans, et j'écouterais les prêches fastidieux à longueur des journées, parce qu'au moins à la mosquée, j'ai l'impression que l'on s'adresse à moi, que l'on se préoccupe de mon avenir, que j'existe.⁸⁶

Par la position de ce personnage le narrateur nous plonge pleinement dans le discours de changement et de retour à la dignité. Désormais il n'est plus questions de supporter les déboires d'un régime qui s'appête à plonger le peuple dans le chaos.

Alger vit à présent une tragédie, ses maux sont le chômage, l'injustice, et la pauvreté voire la misère dans laquelle s'ancre la société algérienne, des conditions de vie qui feront naître chez le peuple l'idée de changement, ce qui va le pousser directement dans les bras de l'intégrisme sous le regard d'un régime persistant dans ses pratiques tyranniques.

Quant à Nafa Walid, le parti islamiste a réussi, contrairement au régime en place, à lui donner le sentiment d'exister et d'être utile. Le rapport entre un climat politique où les jeunes n'ont pas la possibilité de poursuivre leurs rêves, rêves artistiques en l'occurrence, et le recrutement des mouvements islamistes qui est amplement accentué par la réplique de l'imam Younes à Nafa Walid :

Tu tiens vraiment à faire quelque chose de ta vie, frère Nafa ? À la bonne heure. Tu voulais être acteur, décrocher les rôles qui te projeteraient au firmament. Eh bien, je te les accorde : je te propose le ciel pour écran, et dieu pour spectateur. Montre donc l'étendu de ton talent.⁸⁷

L'auteur explique l'enrôlement de Nafa Walid par le parti islamiste, qui contrairement au régime lui a offert un rôle, donné une valeur à sa vie après la période d'inconscience qu'il avait vécu.

⁸⁶Yasmina Khadra, « A quoi rêvent les loups », Paris, Julliard, 1999, p.60.

⁸⁷Ibid; p.86.

Yasmina Khadra à insérer des personnages qui rejoindrons par la suite le maquis et leur a donné la parole afin de s'exprimer et étaler leur malaises et leur refoulement. Ces personnages, comme « Nafa Walid » le chômeur, ou « Yahia » l'artiste ont une origine sociale commune que l'écrivain exploite dans son récit pour rendre compte du déséquilibre social et économique que vit la population.

Par leur refoulement et leur ras-le-bol exprimé dans le roman, l'auteur essaye d'expliquer au lecteur l'origine même de la violence et son mode de fonctionnement, ses intentions apparentes car aux yeux de ces personnages, le soulèvement devait restituer la dignité perdue. Par conséquent, l'auteur met ces personnages les mets dans le rang de porte-parole d'une société déstabilisée par les déboires du régime.

En récapitulatif, dans «A quoi rêvent les loups », il n'y a plus d'ordre social, ni de possibilité de vivre en paix. C'est la décomposition d'une société initiée par les tenants du système que l'auteur n'hésite pas à pointer du doigt. Rachid Mokhtari explique les motifs de cette écriture réaliste et historique :

Khadra, par l'origine sociale de son héros et de ses refoulements tente d'expliquer la complexité algérienne, lit de l'islamisme, hors du seul vecteur de l'idéologie politique. Nafa est donc devenu terroriste, par excès d'humiliation. Et ce sont les islamistes qui feront mine de lui offrir la considération qui lui a été interdite⁸⁸

Dans « A quoi rêvent les loups » de Yasmina Khadra, le point de vue interne du personnage engagé dans le terrorisme religieux et politique, tente de justifier ou d'expliquer son action. Cette perception de l'évènement historique met au centre de la représentation le destin individuel, elle suggère le caractère inexplicable, confus, arbitraire de l'histoire collective. Ce récit met en évidence le parcours personnel des futurs « terroristes », leur situation sociale misérable, les évènements extérieurs, voire les causalités qui les précipitent dans le fondamentalisme.

2. l'émergence de la violence dans le roman avec la montée intégriste :

Avant d'entamer cette partie de notre travail, nous estimons pertinent de définir le concept de la « violence ».

⁸⁸ Rachid Mokhtari, *La graphie de l'horreur*, Alger, Chihab, 2002, p.139.

« Le mot vient du latin **vis** qui désigne l'emploi de la force sans égard à la légitimité de son usage. »⁸⁹

En effet, la violence est l'utilisation de force physique ou psychologique pour contraindre, dominer, causer des dommages physique ou psychologique ou la mort.

La violence est une action par laquelle la personne tente d'établir un rapport de force avec une autre personne. La violence ne donne pas d'importance aux besoins d'émotions de l'autre. La personne utilisant des comportements violents force l'autre à agir contre son gré, sans respecter ses droits.

Cependant, plusieurs types de violence sont distingués :

- La violence politique : elle regroupe tous les actes violents que leurs auteurs légitiment au nom d'un objectif politique.
- La violence psychologique : elle vise à réduire la confiance personnelle ou encore l'estime de soi de la personne victime.
- La violence verbale : elle consiste à créer un climat de peur et d'insécurité chez la personne qui subit la violence.
- La violence économique : elle vise à faire subir des conséquences financières à la victime, elle vise aussi à contrôler.

Ainsi que d'autres types de violence comme la violence physique, sociale, sexuelle et conjugale.

Dans « A quoi rêvent les loups », les trois parties du roman à savoir : Le grand Alger, la Casbah et l'abîme, réfèrent à trois phases de l'évolution de l'histoire de Nafa Walid et de l'Algérie.

Yasmina Khadra centre son récit sur la violence vécue par la population, qui constitue le thème centrale autour duquel s'organise tout le récit ayant pour but de nommer, identifier et analyser cette tragédie sous tous ses aspects. Désastre et la mort donnée au nom de Dieu et au nom du changement.

Dans le roman le narrateur essaye de familiariser son lecteur avec l'univers meurtrier qui traverse tout le récit. Il commence le récit par un prologue qui raconte déjà la fin malheureuse du héros-narrateur, comme l'affirme Michèle Chossat dans son article

⁸⁹ Jean François Malherbe, *In Violence et démocratie*, Sherbrooke, C.G.C, 2003.

sur le roman « le ton tragique et effrayant du premier chapitre annonce le destin malheureux du héros », un prologue qui débute par une sorte de confessions de ce dernier :

« Pourquoi l'archange Gabriel n'a-t-il pas retenu mon bras lorsque je m'apprêtais à trancher la gorge de ce bébé brulant de fièvre ? »⁹⁰

Ce début violent plonge le lecteur dans l'univers sanguinaire du roman, dans la réalité du pays qui vivait depuis des années dans la douleur et le chagrin. Ce début ne constitue qu'un avant-gout de ce qui va suivre.

Le narrateur continue ses confessions :

*J'ai tué mon premier homme le mercredi 12 janvier 1994 à 07h35. C'était un magistrat (...) chaque coup de feu m'ébranlait de la tête aux pieds. Je ne savais plus comment m'arrêtais de tirer (...). Pareil à une météorite, j'ai traversé le mur du son, pulvérisé le point de non-retour : je venais de basculer corps et âme dans un monde parallèle d'où je ne reviendrais jamais plus.*⁹¹

Ce même passage est repris par l'auteur à la page 183, cette procédure de répétition a pour but de souligner l'ampleur de la tragédie et la dérive de Nafa Walid, élément acteur et représentatif de la jeunesse algérienne et de l'Algérie toute entière.

Dans ce prologue l'auteur donne un avant-gout de ce qui va suivre avec de temps à autre, des confessions ou des discours intimes. Le reste raconte un accrochage violent entre les principaux opposants de ce conflit dans la ville d'Alger, qui est terrorisé et paralysé par cette violence.

« Il est 06 heures du matin, et le jour n'a pas assez de cran pour s'aventurer dans les rues. Depuis qu'Alger a renié ses saints, le soleil préfère se tenir au large de la mer, à attendre que la nuit ait fini de remballer ses échafauds. »⁹²

Dès les premières pages la violence est à son apogée et la mort omniprésente tout au long du prologue :

Tranché la gorge de ce bébé brulant de de fièvre (...) Ali a été touché (...) l'œilleton lui a explosé à la figure (...) l'arrière de la tête arraché (...) il n'a même pas frémi lorsque j'ai enfoncé mon flingue dans la trempe (...) la détonation emporte son crâne dans un

⁹⁰Yasmina Khadra, « A quoi rêvent les loups », Paris, Julliard, 1999, p.11.

⁹¹Yasmina Khadra, « A quoi rêvent les loups », Paris, Julliard, 1999, p.15-16.

⁹²Ibid; p.11.

*effroyable éclatement de chair et de sang, plaquant des grumeaux de cervelle contre le plafond et déclenchant une fusillade nourrie de l'extérieur.*⁹³

Cette première phase du récit comporte des indicateurs d'ordre idéologique et historique relatifs à la situation sociopolitique de l'Algérie à une période donnée. Deux forces s'entrechoquent, l'une institutionnelle et l'autre clandestine. Certains passages écrits dans un caractère différent, indique au lecteur l'idéologie de l'une et de l'autre.

Dans la première partie du roman intitulée « Le grand Alger », le narrateur décrit une violence économique et sociale exercé par le pouvoir et ses institutions vis-à-vis du peuple algérien. Elle contient les principales causalités qui font d'un simple jeune citoyen comme Nafa Walid, un futurs « terroriste » capable d'égorger un bébé sans aucune pitié. Or, en plus de la pauvreté et la misère subite, Nafa Walid subit les humiliations et les rabaissements des bourgeois pour qui il travaille, chez lesquels se déroule le drame qui changera sa vie.

*Une jeune fille était allongée sur le dos, nue, un bras ballant contre le flanc du matelas. Ses yeux grands ouverts fixaient le plafond. Répandue sur le drap lactescent, sa chevelure noire évoquait un mauvais présage(...) la fille, une adolescente à peine éclos, ne se réveillerait plus. Sa frimousse bouffie avait une sérénité qui ne trompait pas. Elle est morte.*⁹⁴

En plus d'avoir assisté à cette scène, c'est la manière barbare avec laquelle Hamid Sellal ce débarrassa du corps qui renversera le court de vie de Nafa. C'est ce calvaire vécu dans la forêt de Bainem qui va pousser le héros du récit directement dans les bras des intégristes.

*Il fârfouilla dans les buissons alentour, rapporta une grosse pierre, la souleva et l'écrasa sur le visage de la fille avec une violence telle qu'un éclat de chair m'atteignit la joue(...) Hamid frappa encore, et encore, m'éclaboussant de giclés de sang et de fragments d'os(...) je ne pouvais pas détourner mon regard du visage de la fille en train de se transformer en bouillie.*⁹⁵

Dans cette partie du roman, le narrateur fait remonter les inégalités à la guerre de 54 et à la politique du régime algérien après l'indépendance, des inégalités susceptibles de motiver les sentiments de certains personnages qui se transforment en acteurs violents.

⁹³*Ibid*; pp.11-16.

⁹⁴Yasmina Khadra, « A quoi rêvent les loups », Paris, julliard, 1999, p.71-72.

⁹⁵*Ibid*; p.75.

L'auteur a donné des exemples d'injustices faites à la population algérienne qui sont susceptibles d'avoir nourri et provoqué la révolution islamiste.

- La Casbah :

Dans cette partie du roman intitulée « La Casbah », le narrateur relate la montée de la violence après « l'hystérie nationale de 88 »⁹⁶. Une situation décrite de manière minutieuse, brutale et violente au point de comparer la capitale, Alger, à un être vivant malade et souffrant :

Alger était malade(...) Alger s'agrippait à ses collines, la robe retroussée par-dessus son vagin éclaté, beuglait les diatribes diffusée par les minarets, rotait, grognait, barbouillé de partout, pantelante, les yeux chavirés, la gueule baveuse tandis que le peuple retenait son souffle devant le monstre incestueux qu'elle était en train de mettre au monde, Alger accouchait. Dans la douleur et la nausée. Dans l'horreur naturellement. Son pouls martelait les slogans intégristes qui paraient sur les boulevards d'un pas conquérants(...) Alger brûlait de l'orgasme des illuminés qui l'avaient violée.⁹⁷

L'image que le narrateur veut faire visionner au lecteur est l'une des plus horribles, une photographie exacte de la situation de l'Algérie durant la période de violence. L'image d'une nation violée par les siens, mise enceinte par la haine, afin qu'elle accouche de la violence. L'une des images des plus fortes et des plus horribles que le narrateur décrit à travers son récit, celle du personnage Nabil Ghalem dont les idéaux extrémistes ne cessent d'agrandir sa violence et son excitation, au point de tuer froidement et sauvagement sa sœur aînée « Hanane », pour la seule raison d'avoir désobéi à ses ordres :

A ses trempes une voix ululait : le succube !te désobéis ? Cette garce a osé faire fi dans ton autorité(...) au détour d'une grappe de manifestantes, il la vit. Hanane était là, debout devant lui, moulée dans cette jupe qu'il détestait. Elle le regardait venir(...) il plongea la main dans l'échancrure de son kamis. Son poing se referma autour du couteau... salope, salope...frappa sous le sein, là ou tenait l'âme perverse, ensuite dans le flanc, puis dans le ventre(...) une vierge venait de s'éteindre.⁹⁸

Ce même personnage exerça précédemment une violence verbale à l'encontre d'une autre fille :

⁹⁶*Ibid*; p.104.

⁹⁷Yasmina Khadra, « A quoi rêvent les loups », Paris, Julliard, 1999, p.91.

⁹⁸*Ibid*; p.116-117.

« Tu n'as pas honte ? Traîner dans les rues à moitié nue(...) Espèce de dévergondée(...) Va te rhabiller. »⁹⁹

En effet le meurtre fratricide commis n'est que le résultat des idéaux intégristes et des sentiments de haine et de colère qu'animent les extrémistes comme Nabil Ghalem, qui à leur tour justifie cette haine et cette violence par une autre violence exercée par leurs opposants, ou bien, les forces de sécurités :

Ces images ne sont pas truquées, certifiait-on... Grace aux photos, on pouvait se remémorer les rues enfumées au gaz lacrymogène, les véhicules et les établissements incendiés, les CRS tabassant à coups de matraque les manifestants, les brancardiers transportant des blessés, les femmes en larmes, les enfants traumatisées... et surtout, les corps gisant sur le pavé, dans des mares de sang, mutilés foudroyés, les yeux hagards...¹⁰⁰

Ou encore : « Après l'épreuve de force du pouvoir »¹⁰¹

Et : « les matraques dissuadaient les uns et les autres. »¹⁰²

A la fin de cette partie l'auteur offre au lecteur une image des plus troublantes qui témoigne de la haine et de la violence intégriste, au point qu'un père oblige son petit enfant à assister malgré son jeune âge à une tragédie sous le prétexte de la religion :

«Laisse-le regarder, dit le père. Il faut qu'il apprenne(...) Voilà ce qui arrive aux ennemis de Dieu(...) c'est un mécréant, un renégat, et les moudjahidin l'ont châtié. Ils l'ont crevé, tu comprends ? Ils l'ont tué... »¹⁰³

D'après l'auteur, la Casbah s'est transformée en un champ de bataille d'Afghanistan. C'était une guerre ouverte entre les islamistes et les services de l'état. Tout ce passe sous les yeux d'une population meurtrie, effrayé, incapables de garantir un futur qui préservera leur vie et celle de leurs familles.

Dans la troisième partie intitulée «L'Abime », l'auteur fait pousser le récit au sommet de la violence, de barbarie et de la brutalité.

Telle que racontée par Nafa Walid, l'histoire n'est que le récit d'une conscience accablée et meurtrie. Si l'auteur a voulu reprendre le même passage à deux reprise, en

⁹⁹*Ibid*; p.98.

¹⁰⁰*Ibid*; p.107.

¹⁰¹Yasmina Khadra, « A quoi rêvent les loups », Paris, julliard, 1999, p.122.

¹⁰²*Ibid*; p.132.

¹⁰³*Ibid*;p. 148-149

page 15 et en page 183, c'est dans un but précis, celui de rendre compte de la gravité des actes « terroristes » car aucun être raisonnable et saint d'esprit ne pourrait ôter la vie à un être humain, un frère, pour la simple raison qu'il était fonctionnaire de l'état ou bien magistrat.

Pour le narrateur, la date du 12 janvier 1994 est un point de non-retour dans l'histoire de Nafa Walid et au même temps l'histoire de l'Algérie. Nafa Walid devenu tueur et l'Algérie le théâtre d'une longue guerre fratricide :

« J'ai traversé le mur du son, pulvérisé le point de non-retour : je venais de basculer corps et âme dans un monde parallèle d'où je ne reviendrais jamais plus »¹⁰⁴

En plus de l'assassinat du magistrat, Nafa Walid participera à plusieurs autres opérations, parmi elle, l'exécution du cinéaste Rachid Derrag, égorgé sous le regard de ses enfants.

Une fois la mission de Nafa Walid en ville terminée, commence pour lui une autre phase de sa vie, une phase de violence et de barbarie, le maquis. Qui commence lors de son voyage avec Salah l'Indochine, ou le personnage narrateur fut confronté à la première boucherie et à la première loi du maquis : effacé toute les traces même au prix d'assassiner un vieux hadj et sa femme, qui pourtant les avait accueillis chez eux :

-merci pour le couscous haj

-Bah, c'est un devoir.

Salah s'empara de son couteau et lui porta un coup fulgurant dans le rein, puis un deuxième dans le ventre. Surpris, le vieillard écarquilla les yeux et tomba à genoux.

-Pourquoi mon fils ?

-Hé, c'est que tu veux haj, les voix du seigneur sont impénétrables. Joignant le geste à la parole, il le saisit par la peau du crâne, lui renversa la tête en arrière et lui trancha la gorge si profonde que la lame brisa les vertèbres cervicales. Une puissante giclée de sang le gifla. Salah l'Indochine la savoura pleinement en se cabrant comme sous la décharge orgasme.¹⁰⁵(Repris selon l'auteur).

A travers la description minutieuse de cette scène, l'auteur du roman semble chercher à établir un pacte réaliste avec le lecteur, une sorte de connexion réelle avec

¹⁰⁴*Ibid*; p.184.

¹⁰⁵Yasmina Khadra, « *A quoi rêvent les loups* », Paris, Julliard, 1999, p.214-215.

l'histoire d'une période et sa monstruosité. En décrivant cette scène, l'auteur semble vouloir transmettre une connaissance intime de l'horreur capable de susciter des émotions chez le lecteur.

Ensuite l'auteur relate l'énumération lapidaire des différents actes de violence des islamistes, leurs méthodes et leurs instruments :

On ramassait les collectes de fonds par sacs entiers et on rackettait les hameaux réticents.

Quelquefois, pour assujettir davantage les alliés et faire rentrer dans les rangs les « insoumis », on massacrait une famille par-ci, on brûlait des fermes par-là, au hasard des tournées(...). On traquait les conjurateurs, les imams indociles, les figures emblématiques de naguère, les femmes indélicates et les parents des taghout. Ceux-là étaient égorgés, décapités, brûlés vifs ou écartelés, et leur corps exposés sur la place.¹⁰⁶

Alors, que pendant le reste du récit, le narrateur raconte la carrière islamiste de Nafa Walid, qui devenu leader de son propre groupe, enivré par son pouvoir, il se transforme en un tueur cruel. Il mène des massacres contre des villages uniquement pour se faire un nom et le village de Kassem on est la preuve :

C'était parti. Plus rien ne devait arrêter la roue du destin. Pareils aux ogres de la nuit, les prédateurs se ruèrent sur leurs proies. Le sabre cognait, la hache pulvérisait, le couteau tranchait. Les larmes giclaient plus haut que le sang(...) les bourreaux massacraient sans peine et sans merci. Leurs épées coupaient nette la course éperdue des mioches(...) Nafa frappait, frappait, frappait(...) il avait totalement perdu la raison.¹⁰⁷

La violence décrite par l'auteur, dépasse l'imaginaire, une violence qui renvoie l'humanité à l'âge de pierre, et rabaisse l'être humain au rang d'un animal. Ce que l'auteur confirme par le biais de son héros-narrateur :

« J'étais choqué. Je ne me reconnus pas. Mon reflet n'avait rien d'humain. C'était celui d'une bête échappée d'une imagination tourmentée. »¹⁰⁸

Cette dernière partie du roman est la plus violente et la plus sinistre de tout le récit où le narrateur décrit de manière régulière, voire même exagérés, les boucheries qui régnaient en Algérie.

¹⁰⁶ Yasmina Khadra, « A quoi rêvent les loups », Paris, Julliard, 1999, p.234-235

¹⁰⁷ Ibid; p.263.

¹⁰⁸ Ibid; p.269.

En récapitulatif, Yasmina khadra témoigne dans son œuvre de la violence ayant secoué l'Algérie pendant la décennie noir.

En effet, la violence durant les années 1990 est due essentiellement à plusieurs facteurs abordés à travers les trois parties du roman ; le grand Alger, la Casbah et l'Abime. Une violence qui progresse d'une manière ascendante avec la progression du récit. A savoir, d'une violence socio-économique à une violence politique et religieuse, pour finir avec une violence physique et barbare.

L'expression violence religieuse paraît à première vue contradictoire et embarrassante, qui pousse le lecteur à s'interroger : serait-il possible d'associer la violence décrite dans le roman à la religion qui est la voie du salut ? A l'Islam qui prône la paix et la tolérance dans les rapports entre les hommes ?

A vrai dire, violence et religion ne peuvent coexister que dans des cas extrême comme ceux dont fait état le roman de Yasmina Khadra. La frénésie meurtrière de ces « terroristes » a débuté sous l'étiquette du djihad, prétexte leur permettant de s'attaquer à tous ceux qui représentent le pouvoir en place : magistrat, policier, gendarmes, artistes... mais elle s'est vite transformée en guerre ouverte à tous ceux qui ne sont pas terroristes, y compris les vieillards, les femmes et les enfants.

Le bouleversement de vie de Nafa Walid vers cet univers des ténèbres est le même que l'Algérie toute entière plongée dans l'horreur des massacres colle3. La

3. La condition féminine dans la société décrite dans le roman

Depuis des millénaires, l'histoire des femmes est jalonnée par toutes les injustices que l'oppression des hommes a pesées sur elles. L'élément féminin dans les sociétés musulmanes, par son caractère caché, occulté, voilé, infiltre tout l'ensemble et apparaît en filigrane aussi bien dans le comportement quotidien du particulier, son honneur et sa dignité sont largement tributaires du comportement de ces femmes, qui peuvent l'élever aux yeux de la société par un comportement fait de réserve ou d'effacement ou bien le rabaisser en contrevenant aux coutumes.

Les hommes de bonne foi ne nient pas l'oppression de la femme par les hommes, parmi eux l'écrivain d' « A quoi rêvent les loups », Yasmina Khadra.

A travers son roman le lecteur peut remarquer que la condition de la femme algérienne change tout au long du récit qui représente la période des années 90. Yasmina

Khadra décrit la femme avant la montée intégriste, après « l'hystérie de 88 » et pendant le « terrorisme » intégriste.

En effet, les trois parties du roman présentent des personnages féminins différents, qui se placent dans différentes conditions :

1- Le grand-Alger : cette partie du roman montre les conditions sociales, économiques et culturelles de la femme algérienne avant octobre 88. L'auteur décrit deux catégories de femmes qui vivent différemment dans la même ville « Alger ».

2- La Casbah : à travers cette partie l'auteur montre l'impact du changement politique et la montée intégriste sur la femme algérienne.

3- L'abîme : dans cette dernière partie du roman, le narrateur décrit le résultat de la violence « terroriste » et intégristes sur la femme algérienne.

Dans sa présentation de la ville d'Alger, l'auteur distingue deux catégories de femmes qui y habitent ; la première représente les femmes issues des familles bourgeoises, elles sont décrites dans le roman comme des femmes émancipées, éduquées à l'occidentale. Les personnages de « Sonia », « Laila Soccar » sont les plus représentative de cette catégorie, puisque l'une est habituée à la vie de débauche et l'autre maîtresse d'un autre homme que son mari.

Alors que l'autre catégorie représente les femmes de l'autre moitié de la ville, des quartiers populaires, de la classe pauvre. Elles sont décrites dans le roman comme des femmes simple qui tiennent toujours aux traditions et qui subissent l'oppression des hommes. Comme c'est le cas de « Wardia » décrite par son fils : « avec six enfants, illettrée et abusivement ménagère, elle n'a pas le temps de compter le nombre des années ».¹⁰⁹ Cette catégorie de femme est selon l'auteur soumise aux insultes, la maltraitance et la polygamie.

Dans la deuxième partie du roman, Yasmina Khadra décrit l'impact du changement politique sur la femme algérienne. Il montre la pression des intégristes sur elles dans le but de les voilées et les contrôlées. Pendant cette période, les femmes étaient victimes d'harcèlements comme montré dans ce passage :

Une jeune fille remontait la ruelle, un sac serré contre la poitrine. Nabil condamna la jupe qu'elle portait, et attendit qu'elle fût à sa hauteur pour lui crier.

¹⁰⁹Yasmina Khadra, « A quoi rêvent les loups », Paris, Julliard, 1999, p.68.

-Tu n'as pas honte ? Traîner dans les rues à moitié nue. (...) Espèce de dévergondée, lui lança Nabil. Va te rhabiller.¹¹⁰

Les idéaux intégriste contre les femmes libre peuvent mener jusqu'à la mort, comme c'est le cas de « Hanane », une fille qui payera de sa vie son envie d'émancipation.

Selon le narrateur, la politique des intégristes pour voiler les femmes consiste à ce que « les femmes qui ne portent pas le hijab sont vilaines. A leur mort, elles seront vêtues de flammes et de braises l'éternité entière. »¹¹¹

Dans la troisième partie de « A quoi rêvent les loups », Yasmina Khadra montre au lecteur la monstruosité de la violence et la tragédie dont la femme algérienne a été victime. En plus de la mort, les sacrifices des mères et des épouses, les jeunes filles se trouvent victime de kidnapping, de viol et soumise à un système d'esclavagisme établi par les groupes « terroristes » appelés « sabaya »¹¹².

Cependant, le personnage de « Hind » montre que certaines femmes étaient pour la cause intégriste, elle est décrite comme une femme froide et sérieuse, une femme influente au sein d'un groupe intégriste constitué en majorité des hommes.

« Hind » représente la femme algérienne combattante, elle fait référence aux femmes algériennes pendant la guerre de libération nationale qui ont combattu avec les hommes dans le but du changement. Sauf que cette fois au lieu de combattre un ennemi étranger, elles combattent un frère.

Pour la fin de ce roman, le narrateur donne au lecteur un petit espoir sur le devenir de la femme algérienne. L'image de « Zoubaida » qui use de son intelligence pour se libérer, se révolter et reprendre sa vie en main en est la preuve. A travers cet exemple, le narrateur montre que la femme peut se libérer du contrôle des hommes, il suffit juste de manifester sa volonté.

Pour conclure, la femme dans la société décrite dans le roman est représentée comme étant faible, vulnérable et spectatrice, comme l'Algérie qui ne pouvait rien faire pour empêcher le désastre et la mort. En les décrivant ainsi, l'auteur dénonce leur

¹¹⁰ *Ibid*; p.98

¹¹¹ *Ibid*; p.111.

¹¹² Femme captive.

condition mémorable et leur mutisme. A la fin de son récit il réclame ouvertement leur révolte et la prise en main de leur destin.

CONCLUSION

« A quoi rêvent les loups » de Yasmina Khadra donne à lire un récit ancré dans la réalité dramatique des années 90. C'est un roman qui a tenté de peindre un moment périlleux de l'Histoire de l'Algérie contemporaine. Il a essayé de montrer au lecteur l'importance des mutations opérées au sein de la société algérienne suite à la montée intégriste et ses graves retombées sur l'Algérie.

Yasmina Khadra a adopté le réel de la décennie noire pour raconter son pays, décrire ses lieux de souffrance et animer ses lueurs d'espoir. L'auteur en mettant fin à l'histoire ensanglantée de Nafa Walid, a voulu donner un espoir pour le lecteur sur le devenir de l'Algérie.

Dès le début de « A quoi rêvent les loups », le lecteur est interpellé pour s'inscrire dans le roman, de prendre part à son interprétation et de rendre compte de son sens, il se trouve noyé dans les remous du vécu algérien qui l'assaillent d'un bout à l'autre du roman et sollicitent son horizon d'attente.

A travers son roman, Yasmina Khadra a voulu être attentif à l'horizon d'attente du lecteur algérien en lui offrant un tableau où se dessine le réel de sa société et de son pays. Ainsi, la problématique de départ est donc résolue car la lecture de « A quoi rêvent les loups » réponds aux attentes du lecteur, elle apporte des réponses à ses interrogations et le confirme dans ses certitudes. Le récit met évidence le parcours des futurs « terroristes », leur situation sociale misérable, les événements extérieurs, voire les causalités qui les précipitent dans le fondamentalisme.

Les personnages de « A quoi rêvent les loups » traversent la trame romanesque avec leurs conflits, leurs tensions et leurs alliances. Ils évoluent, se transforment au rythme des événements qui parcourent le roman, en fonction de l'espace qui les abritent. L'ambition de Yasmina Khadra de peindre la société algérienne des années 90 va au-delà de murmurer le réel de ses personnages, ils les noient dans la réalité sociale, culturelle et idéologique de la dernière décennie.

La description de l'espace a attiré l'attention du lecteur sur le « réel » de son récit. Ainsi, la description de la ville d'Alger n'est pas gratuite, elle semble mettre le doigt sur le clivage social existant en son cœur, la principale cause du bouillonnement social à la fin des années 90. Le sentiment de ne point appartenir à la même ville qui préserve ses privilèges à la classe opulente et puissante, a fait éclater cet espace et Alger devient donc

le théâtre de la tragédie algérienne, elle sombre dans la violence et c'est toute l'Algérie qui sombre avec elle dans le chaos.

La période des années 90 est le support du roman de Yasmina Khadra. Elle voile de sa présence la trame romanesque et agit sur les personnages, leur être et leur devenir. Le temps est un facteur prédominant de la réception du roman, le lecteur se prêtant au jeu de témoignage du récit sur les événements historiques de la dernière décennie, il peut alors mettre ses connaissances historiques et politiques au service de l'histoire racontée pour mieux appréhender les personnages et reconnaître les moments historiques du roman. Dès lors, la lecture du roman se trouve grandement facilitée et le processus de la réception activée.

Yasmina Khadra témoigne à travers son roman de la violence « terroriste » dont l'Algérie et son peuple ont été victimes. Une violence qui progresse de manière ascendante tout au long du récit. En décrivant minutieusement les scènes de tuerie, l'auteur lève le voile sur une guerre civile qui commence sous le prétexte du djihad et qui se transforme en guerre ouverte contre tous ceux qui ne sont pas « terroriste ».

La femme dans le roman est décrite comme spectatrice, faible et vulnérable, comme l'Algérie qui ne pouvait rien faire pour empêcher le désastre et la mort. En décrivant la femme de telle manière, l'auteur dénonce leur condition mémorable qui les place sous la merci des hommes. A la fin de son récit il réclame clairement leur révolte et la prise en main de leur destin.

L'écriture de Yasmina Khadra est un cadre poétique pour assister à la révélation des vérités tragiques des années 90. Le recours à des poèmes, citations et descriptions photographiques, a donné au récit une dimension humaine qui interpella l'esprit et le cœur du lecteur, pour témoigner et le sensibiliser au sort des êtres humains victimes de la violence « terroriste ».

La dimension historique du roman explicite cette violence aveugle qui a pour origine un fanatisme religieux désireux de s'installer par la force et qui cherche à opprimer la mémoire collective par l'extermination de ceux qui s'opposent à leur logique. L'Histoire ici n'est pas seulement un ensemble de faits ou d'événements réellement vécus par le peuple, mais elle est aussi cette relation de sauvegarder les liens entre l'histoire et le travail de l'imaginaire.

« A quoi rêvent les loups » est un roman où se côtoient la volonté de dire le réel et l'ambition de renouveler ce réel par la magie des mots. Pour Yasmina Khadra :

La littérature, la vraie, est en perpétuelle extension. Elle repousse sans cesse les limites de l'inventivité et se nourrit des espaces vierges, les investit puis s'en crée d'autres plus grands et plus prometteurs. Elle échappe aux phénomènes de mode, se soustrait à la facilité et s'inscrit dans l'exigence. C'est un énorme travail sur soi-même qui transparaît à travers une écriture transcendante, par moment révolutionnaire, constamment insatisfaite, avide de renouvellement¹¹³

¹¹³ Yasmina Khadra, interviewé par NassiraBelloula, Liberté- Algérie, 30 octobre 2005,(consulté sur www.yasminakhadra.com le 20-08-2016).

Bibliographie :

Corpus :

Yasmina khadra, « A quoi rêvent les loups », Julliard, 1999.

Ouvrage romanesques :

-ABDELHAMID Laghouati, La fête confisquée, Médéa, association culturelle, Noudjoum, L'espoir, 1992.

-ASSIA Djebbar, Le blanc de l'Algérie, Paris, Albin Michel, 1996.

-LEILA Aslaoui, Survivre comme l'espoir, Constantine, Media-plus, 1994.

-MAISSA Bey, Au commencement était la mer, Edition Marsa, Alger, 1996.

-MALIKA Boussouf, Vivre traquée, Paris, Calmann-Lévy, 1995.

-MOHAMMED Dib, La nuit sauvage, Paris, Albin Michel, 1995.

-RACHID Mokhtari, La graphie de l'horreur, Alger, Chihab, 2002

-YASSER Benmiloud, L'explication ; Paris, JC lattes, 1999.

-YASMINA Khadra, L'Ecrivain, Paris, Julliard, 2001.

Ouvrages théoriques :

-ANDRE Miquel, L'islam et sa civilisation (VII-XX siècle), Armand collin, coll, destin du monde, Paris, 1968.

-BEIDA Chikhi, Littérature Algérienne, Désir d'histoire et esthétique, Paris, L'harmattan, 1997.

-CHARLES Bonn et FARIDA Boualit, Paysage Littéraire Algérien des années 90 et post-modernisme.

-CHARLES Bonn, La littérature algérienne de langue française et ses lectures, Naama, Sherbook, Canada ,1974.

-DANIEL Vidal, Institutions du sujet et site de modernités, Paris, Fayard, 1995.

- FREDERIC Beigbeder, Un roman Français, Paris, Grasset, 2009.
- HENRI Mitterrand, Le discours du roman, Paris, Vendome, 1985.
- JAQUES Noiry, Littérature Francophones I, Le Maghreb, Paris, Berlin, 1996.
- JEAN Dejeux, La littérature Maghrébine d'expression française, PUF, Paris, 1992.
- JEAN François Malherbe, In violence et démocratie, Sherbrooke, C.G.C, 2003.
- YVES Chevrel, La littérature comparée, Paris, Presse universitaire ; de France, coll, Que sais-je ?4eme édition corrigée, 1997.

Revue littéraire :

- Algérie littérature/action
- Larousse
- Les temps modernes

Articles des journaux :

- El khabar, quotidien algérien de langue arabe.
- Le soir d'Algérie, quotidien algérien de langue française.
- Liberté Algérie, quotidien algérien de langue française.

Sites internet consultés :

- www.lemonde.fr consulté le 20 et 22-05-2016.
- www.lire.fr consulté le 25-05-2016.
- www.lefigaro.fr consulté le 10-06-2016.
- www.libertéalgérie.com consulté le 20-08-2016.
- www.espacefrançais.com/lespace-le-temps/
- www.espacefrançais.com/lespersonnages/
- www.helsinki.fi/ranska/pdf/relkuka/théorie-du-récit/

Table des matières

Introduction générale	6
PREMIER CHAPITRE.....	10
La littérature algérienne des années 1990	10
I- La littérature algérienne des années 1990 :	11
1. Aperçu sur la littérature algérienne des années 1990 :	11
2. Naissance de la littérature de l'urgence :	13
3. Les caractéristiques et objectifs de cette littérature :	15
3.1. Le retour du référent.....	15
3.2. Une écriture narrative	15
3.3. Ecriture et actualité.....	16
3.4. Témoigner	17
3.5. Ecrire, dire.	19
4. YASMINA KHADRA.....	21
4.1. Biobibliographie :	21
II- DEUXIEME CHAPITRE	26
Présentation et analyse du roman.....	26
II-Présentation et analyse du roman :	27
1. Présentation et résumé :	27
1.1. Présentation :	27
1.2. Résumé du roman :	28
2. Etude des personnages :	29
2.1. Les personnages et leurs noms :	29
2.2. Les personnages et leurs portraits :	34
3. Etude de l'espace	38
3.1. Les hauteurs d'Alger	39
3.2. La Casbah :	40
3.3. La dichotomie : bidonville / villa.....	41
3.4. Le maquis	42
3.5. D'autres lieux	42
4. Etude du temps	44
TROISIEME CHAPITRE.....	48
La violence dans le roman	48

III-La violence dans le roman :.....	49
1. Les conditions qui ont contribuées à l'apparition de la violence dans le roman :	49
2. l'émergence de la violence dans le roman avec la montée intégriste :	55
3. La condition féminine dans la société décrite dans le roman	63
CONCLUSION	67
Bibliographie :	71